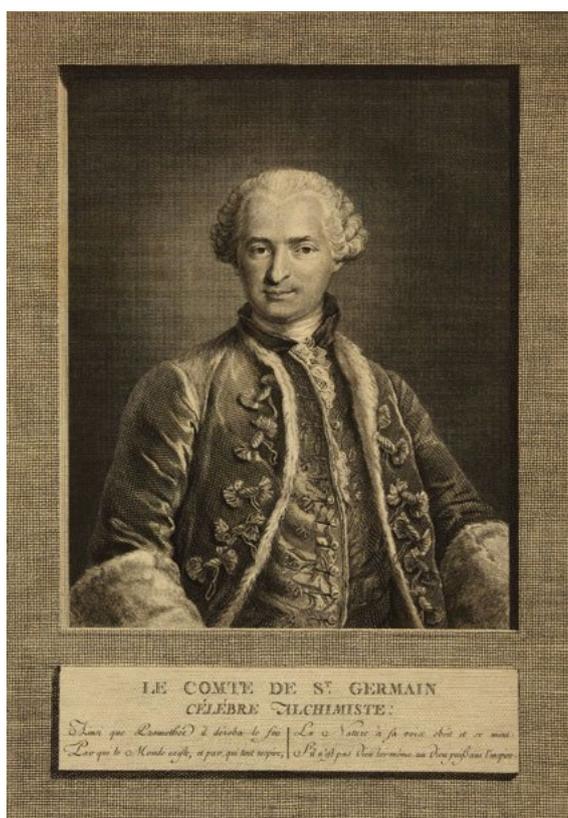


# L'Initiation Traditionnelle

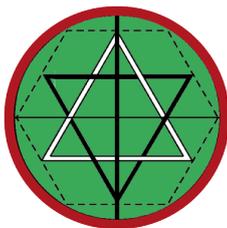
Numéro 2 de 2022

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire*  
*Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



**Le comte de Saint Germain (1691-1784)**  
Aventurier, musicien, peintre et polyglotte, réputé alchimiste



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2022  
Avril, mai & juin 2022

# L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville  
75018 Paris

Courriel :  
[brunolechaux@gmail.com](mailto:brunolechaux@gmail.com)

Sites Web :  
<https://linitiation.eu> (site officiel)  
<https://germe.eu> (blog)

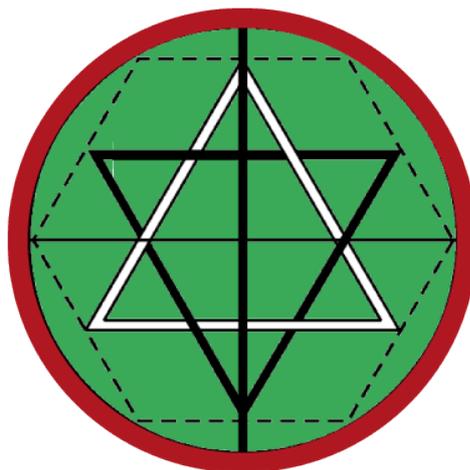
ISSN : 2267-4136

**Directeur** : Michel Thiolat  
**Rédacteur en chef** :  
Bruno Le Chaux

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

**L'Initiation Traditionnelle** ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



## Sommaire du numéro 2 de 2022

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, par Bruno Le Chaux	1
Les mots du ciel, Introduction à la Langue des oiseaux, par Her Bak	3
Les sources kabbalistiques cachées de l'enseignement de Martines de Pasqually, par Axel Buchroun	16
Les Origines ésotériques du Christianisme, par Papus	39
Les Origines de l'Humanité, conférence ésotérique de M. le Dr Papus	42
Souvenirs de Charles Henri, baron de Gleichen	64
Chapitre 4 : Le masque de fer	67
Chapitre 11 : Saint-Germain	70
Chapitre 12 : Cagliostro	78
Chapitre 14 : Saint-Martin	81
Chapitre 15 : Madame de la Croix	90
Chapitre 16 : Les Convulsionnaires	97

# ÉDITORIAL



Her Bak nous invite à découvrir la langue des oiseaux avec son passionnant article intitulé *Les mots du ciel, Introduction à la Langue des oiseaux*, qui, au-delà des simples jeux de mots nous fait découvrir le

langage alchimique et nous laisse entrevoir la puissance du Verbe.



**Sabbataï Tzevi,  
le messie apostat**

la plupart, que beaucoup avant lui avaient deviné les sources du thaumaturge fondateur de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers mais aussi que le Grand Souverain avait intérêt à cacher ses sources, tant pour ne pas choquer ses émules chrétiens que pour garder une part de mystère nécessaire à sa survie économique en des temps difficiles.

Les sources kabbalistiques de la doctrine de la réintégration du marrane Martines de Pasqually ne sont un secret pour personne. Mais quelle est précisément cette kabbale que l'on retrouve dans le Martinisme (Louis-Claude de Saint-Martin et plus tard Papus) et dans le Régime Écossais Rectifié de Jean-Baptiste Willermoz ? **Axel Buchroun**, fin connaisseur tant de la Kabbale que de la Gnose, nous donne la réponse dans son article *Les sources kabbalistiques cachées de l'enseignement de Martines de Pasqually*. Il nous montre, par des extraits choisis

d'ouvrages connus pour



**Nathan de Gaza**

Nous poursuivons la publication de conférences données par Papus (Gérard Encausse) dans le cadre du *GIEE (Groupe Indépendant d'Études Ésotériques)*, puis dans le cycle des *Conférences Ésotériques de M. le Dr Papus* tous les 2<sup>èmes</sup> jeudis de chaque mois (de 1908 à 1912) à Paris. Nous vous proposons une courte conférence sur *Les Origines ésotériques du Christianisme*, et une plus longue sur *Les Origines de l'Humanité*.

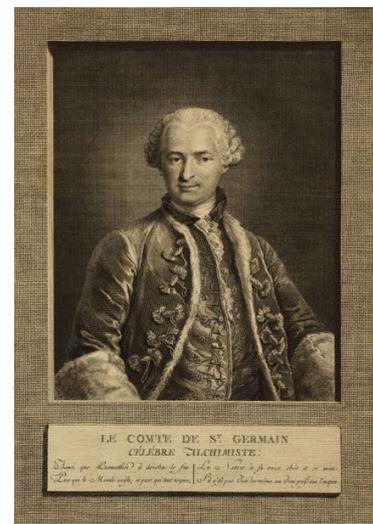
**Carl Heinrich von Gleichen** (1735-1807) fut un diplomate allemand qui vécut longtemps à Paris où il rencontra de nombreux personnages tant des politiques que des occultistes. En effet, Gleichen s'intéressait beaucoup aux sciences occultes et les étudia avec sérieux tout en gardant un très fort sens critique. Ainsi n'était-il pas dupe de certains personnages qu'il a largement démasqué comme le sulfureux comte de Saint-Germain. Gleichen est tantôt très lapidaire avec certains mais conserve une réelle affection pour d'autres comme Saint-Martin ou encore Cagliostro malgré un ton parfois sarcastique.



**Joseph Balsamo,  
comte de Cagliostro**

Diplomate brillant, Gleichen développe une analyse très fine et perspicace sur certains personnages politiques, Necker par exemple. Nous proposons à nos lecteurs 6 des 18 chapitres de son ouvrage

*Souvenirs de Charles Henri, baron de Gleichen* à savoir *Le masque de fer, Saint-Germain, Cagliostro, Saint-Martin, Madame de la Croix, Les Convulsionnaires*. Hormis l'affaire du masque de fer, Gleichen est un témoin précieux de son temps car il a connu personnellement tous les personnages qu'il décrit dans ses *Souvenirs*. Il nous permet de voir Louis-Claude de Saint-Martin sous un autre angle. Dans son chapitre sur Madame de la Croix, amie de Saint-Martin, il nous confirme l'existence de l'amulette que Le Duc d'Orléans, Philippe-Egalité avait acquise auprès de Samuel Falk, le Baal Shem de Londres. Ce petit détail amusant nous prouve que l'histoire politique et l'histoire occulte se recoupent parfois.



**Le comte de Saint Germain**

*Bruno Le Chauv,  
rédacteur en chef.*

# LES MOTS DU CIEL, INTRODUCTION A LA LANGUE DES OISEAUX

par Her Bak



Comme son nom ne l'indique pas, l'étude de la langue des oiseaux n'est pas une étude ornithologique sur les échanges de gazouillis entre différentes espèces.

Il s'agit plutôt d'un langage utilisé notamment par les Alchimistes depuis toujours pour transmettre la philosophie du Grand Œuvre et ses secrets de fabrication.

Je vais donc commencer par vous donner plusieurs exemples d'utilisation de cette langue pour que nous soyons tous au fait de ce qu'est ce langage.

## Au-delà des Maux

Il y a 3 manières d'entendre la langue des oiseaux.

La première est l'utilisation de jeux de mots, anagrammes, contrepèteries, verlans, etc. Par exemple, un passage peut être entendu comme un pas sage, en Alchimie lorsque l'on parle de trépasser cela signifie qu'il faut faire 3 passages ou qu'il y a 3 phases. Esprit âme et corps, minéral, végétal et animal, etc. On a aussi la mort qui s'entend également comme l'âme hors et comme on considère en Alchimie que tout est vivant et incarné par des âmes. On trouve aussi le jugement qui comme il l'indique n'est jamais juste puisque le juge ment. On a également la matière qui consiste en 1/3 d'âme et 2 tiers d'autre chose... La maladie ou le mal a dit, le maléfice pour le male et le fils soit un échange exclusivement masculin...

Et enfin les lunettes que je porte peuvent être entendues comme Lu Net et c'est bien ce à quoi elles servent (à lire net). Le Jeu de la mère l'oie peut être entendu comme le jeu de l'amère Loi.

Sur cette base, Patrick Burensteinas, un Alchimiste bien connu par certains d'entre nous, nous parle de l'apprenti alchimiste et nous dit, je cite :

« L'apprenti doit passer par trois « passages » (trois pas sages), trois étapes du grand œuvre alchimique (œuvre au : noir, blanc & rouge). Ainsi il aura « tré-passé » et pourra renaître sous un nouveau jour.

Au cours de sa quête, il aura besoin d'un intercesseur entre lui et le ciel, c'est alors qu'il cherchera son « Ange » et le trouvera en lui (en je). Lorsqu'il ne fera plus qu'un avec son Ange (son soi supérieur), il fera alors la rencontre de son « Archange » (un arc en je) recréant ainsi le lien unissant les mondes supérieurs et inférieurs et laissant s'opérer « la magie » (l'âme agit).

Tout au long de son pèlerinage vers le « sacré » (ça crée), il posera son baluchon dans beaucoup d'« endroits » et en viendra à se demander s'il y a un envers à cet endroit ? Dès lors, sa quête deviendra celle de cet envers, et ce jusqu'à « la mort » (L'âme hors). »

Il nous précise également que ça marche aussi dans d'autres langues. En Angleterre, dans un pays qui est très influencé par la chevalerie, on va utiliser cette langue d'une manière différente. Par exemple, pour se réveiller le matin, nous allons dire en anglais Wake Up que l'on peut entendre aussi Way Cup, le chemin de la coupe. Et cela prend tout son

sens si le soir, on a dit à ce bon Chevalier Good Night ou encore Good Knight « Bon Chevalier ».

Il y aura donc une langue des oiseaux qui prendra des chemins différents d'un continent à l'autre, en fonction de la culture de l'endroit où elle est utilisée.

On retrouve aussi cette langue des oiseaux dans les contes et même les comptines. Par exemple dans la comptine de la souris verte on entend déjà en inversant les syllabes le vert sourit, or le vert est la couleur des choses cachées en Alchimie.

Cette comptine est une véritable recette alchimique qui se transmet depuis des générations au travers des enfants sans que personne ne s'en rende compte. Vous pourrez aisément découvrir son décryptage sur internet.

On dit aussi que lorsque qu'il y a un Endroit, cela veut aussi dire qu'il y a un envers mais pour aller vers où. Vers un endroit ouvert ou fermé par un verrou ?

\*  
\*   \*

La deuxième façon d'utiliser cette langue est toujours basée sur le jeu de mots mais avec une clé cachée à l'intérieur comme par exemple dans la toile de « la Dame à la Licorne » exposée au musée de Cluny qui fait référence pour les Alchimistes à Diane de Poitiers. A nouveau P. B. nous donne les clés de décryptage :

« L'alchimiste, à la vue de cette tapisserie, a instantanément une indication du métal et en quelle quantité il doit l'utiliser dans son Œuvre. En effet, il ne lira pas **Diane de Poitiers**, mais **Diane de poids tiers**. Il se trouve que dans le langage symbolique, les dieux et les déesses représentent des planètes et des métaux. Diane, déesse lunaire, représente la lune et la lune, l'argent. L'adepte utilisera donc un tiers de poids d'argent. Pour bien confirmer cela, l'écu qui est sur la tapisserie représente trois croissants de lune. »

Nous avons la visite avec ce même Patrick de la cathédrale ND de Paris où Patrick nous a déchiffré le fronton de la Porte Est de la cathédrale considérée comme la Porte des Alchimistes. A gauche de la porte, un certain nombre de scènes sont sculptées et révèlent les grandes phases de

l'Alchimie opérative qui conduisent au Grand œuvre. A droite de la porte, comme un miroir, sur le même principe, se révèlent les mêmes étapes mais sous l'Angle de l'Alchimie spéculative.

Cela marche aussi par exemple avec le Tarot qui grâce à la langue des oiseaux nous parle d'ésotérisme.



La lame N°1 = Le Bateleur=> le bas te leurre (le plan matériel) ou encore voit comme le bat (fardeau) blesse, le bat te leurre.

La lame XII, le pendu montre un personnage pendu à l'envers à un Gibet que l'on peut entendre J & B, Jakin, Boaz.



La lame XIII l'arcane sans nom. On y voit souvent une explication théologique (celui dont on ne prononce pas le nom). Mais on peut l'entendre comme l'arcane sans nom donc avec oui. Oui à quoi ? Au dépouillement, au changement, au nettoyage... et du coup ça devient l'arcane de l'ouïe ?

On la surnomme aussi René parce que du coup on naît une deuxième fois, on renaît... parce que le dépouillement permet de renaître... du coup cette carte que tout le monde voit comme la mort (l'âme hors) est plutôt une carte de renaissance...

Et enfin la lame XXII, le Monde qui représente nos 3 colonnes (aigle = la sagesse - Taureau ou le Lion = la Force - Cheval = la beauté - La dernière colonne est l'ange, la colonne invisible car l'ange est dans les cieux donc invisible).

Au centre, la Dame y est (Damier). Certains reconnaîtrons une image qui leur est familière.



\*  
\* \*

La troisième façon d'entendre cette langue est une interprétation lettre par lettre.

Par exemple, un mot important pour nous : le mot **MORT**. L'interprétation en est la suivante :

La forme de la première lettre (**M**) évoque une femme qui accouche, c'est la création, la mère. Nous pouvons aussi entendre « **AIME** ». Il y a ensuite, le (**O**) pour eau, le (**R**) pour l'air, et le (**T**) pour la terre.

Nous pouvons constater qu'il manque un élément. C'est le Feu. Eh bien c'est celui qui l'est. Ne disons-nous pas d'un défunt qu'il est feu et c'est sans doute pourquoi ici il s'éteint. Ce qui nous permet de ne plus avoir peur de la mort puisque le Feu continue son chemin ailleurs.

Sur la même base, le F c'est le Feu (d'ailleurs c'est comme ça qu'on apprend aux enfants à le prononcer lors de l'apprentissage de la lecture). Si on lui ajoute l'eau, l'air et la terre (représentée par le T qui parfois nous invite aussi à nous taire) on obtient le mot FORT qui contient à lui seul les 4 éléments de la vie.

On peut également s'appuyer sur la graphie ou l'utilisation de la forme des lettres comme vecteur de sens. Par exemple le i est la première manifestation de l'existence. Si on lui ajoute le plan physique horizontal en bas il devient un L (comme s'il avait perdu les siennes d'ailleurs). Si on ajoute au i le plan spirituel et le plan mental on obtient un F (vous remarquerez que le plan mental est plus petit que l'autre). Ce qui fait que lorsque la manifestation s'incarne dans les 3 plans, physique, mental et spirituel, on obtient un E.

On remarquera qu'à l'intérieur des 4 éléments on a l'eau et l'air qui forment le mot OR. Si on prend justement ce mot OR, si on l'inverse et qu'on y ajoute le symbole de la manifestation le i, on obtient le mot ROI. Mais le ROI n'est pas seulement de l'OR qui s'incarne mais aussi un R O qui s'incarne ! ...

Et enfin, je termine ces exemples par le mot Oiseau qui évoque « L'envol, la liberté, l'élévation, la légèreté, l'air pur... »

- O-I-S-E-A-U !

Avec le S de l'Energie (en lien avec le serpent), toutes les Voyelles de notre alphabet à part le « y » chantent dans ce mot mais aucune d'elle n'est prononcée (O-I = WA, S=Z et EAU = O) ! A noter que ces voyelles (ou Voie de El, Chemin vers Dieu), dans d'autres langues telles que l'arabe, ou l'hébreu ne s'écrivent pas !

Ce travail lettre par lettre peut être utilisé à peu près pour tout, aussi bien pour des mots communs que des prénoms, des marques ou des sigles. En comprenant la combinaison de ces lettres, un certain nombre de clefs très intéressantes apparaissent. Je vous renvoie pour cet aspect au Petit Dictionnaire de la langue des oiseaux de Luc Bigé.



(Hé, le Souffle Divin)

## Au commencement était le Verbe...

et le verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu nous dit le prologue de Jean.

Ce verbe, souffle créateur qui aurait donné naissance à toute chose est considéré par les alchimistes comme étant la langue Adamique, la langue des origines qui aurait laissé une trace sur Terre, appelée « langue des oiseaux ». On la retrouve aussi parfois appelée Langue de l'Oisel, Langue des Dieux, Langue diplomatique, Langue Verte, Gaye Science, Gay Savoir, Cabale Hermétique, Idiome sacré.

On dit qu'elle vient également de l'Egypte ancienne et notamment des hiéroglyphes et qu'elle aurait été transmise par les initiés depuis la nuit des temps pour arriver jusqu'au moyen âge et aux Alchimistes. Elle servait à se transmettre des informations, des secrets de fabrication pour échapper à l'inquisition.

La Langue des oiseaux semble avoir été transmise depuis les temps immémoriaux par les Connaissants, les Trouvères, les Fidèles d'Amour, les Alchimistes, les Cabalistes dont l'oreille a été sensible à la musique des lettres et des mots. Ils ont maintenu les Structures Universelles de la Manifestation à travers cette Langue française qui se hisse ainsi au rang

des autres langues sacrées connues.

Son antiquité remonterait à Adam, qui l'aurait utilisée pour imposer, selon l'ordre de Dieu, les noms convenables, propres à définir les caractéristiques des êtres et des choses créés.

Selon la légende nordique, « c'est cette langue des oiseaux que comprit Siegfried lorsqu'après avoir tué le dragon de la matière vile, il se baigna dans son sang ».

Mais en vérité, ce dragon n'est pas à tuer, ce qui est d'ailleurs impossible, mais à maîtriser et à maintenir à sa juste place comme le fait saint Michel maintenant de son épée le dragon des énergies telluriques afin que soit assurée la liaison Terre-Ciel. « "Tuer le dragon" est un suicide ; mais le vainqueur de l'Ange transfigure les ténèbres », enseigne la tradition ontologique de la Kabbale.

Lorsque l'être humain, comme l'a fait Siegfried, réintègre son Centre, la communication s'établit avec les états supérieurs de l'être. C'est cette communication qui est représentée par la compréhension du langage des oiseaux ; et, en fait, les oiseaux sont pris fréquemment comme symbole des anges, c'est-à-dire précisément les états supérieurs.

Selon Ibn' Arabi, théologien, poète, soufi et philosophe andalou du XIII<sup>e</sup> siècle ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Ibn\\_Arabi](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ibn_Arabi)), les oiseaux habitant les eaux d'en haut et se jouant de la pesanteur terrestre, leur chant serait un langage intermédiaire entre les Dieux, situés au plus haut du ciel et les hommes situés sur Terre. Langue imagée, langue symbolique, la Langue des Oiseaux est destinée à nous faire sortir de notre quotidien pour nous élever. Ce langage précieux nous invite à monter près des cieux (c'est pour cela qu'il vaut mieux ne pas avoir de contentieux comme nous le dit Patrick Burensteinas).

Dans de nombreuses traditions, les oiseaux symbolisent l'envol des âmes vers le Ciel à l'instant de la mort du corps physique. Les statuaires égyptiennes, grecques ou romaines, illustrent cette vérité par la représentation d'oiseaux à têtes humaines. Comme l'oiseau migrateur, l'âme prend son envol de corps en corps jusqu'à la Libération ultime de la matière lourde.

Certains lisaient jadis leurs messages non pas dans les chants mais dans les vols des oiseaux ! Les « auspices » (d'aves spicere : observer les oiseaux), dans l'antiquité, consistaient à lire les signes, à prévoir l'avenir

par ces observations. Et si l'avenir était bon, on était sous de bons auspices.

« Les Oiseaux gardent parmi nous quelque chose du chant de la création », écrit Saint-John Perse, ayant l'intuition qu'ils portent encore en eux une pureté primordiale. Ce sont les symboles vivants de la liberté divine ; ils vainquent la pesanteur terrestre. François d'Assise parle aux oiseaux. Olivier Messiaen, le compositeur du Merle noir, disait :

« Les oiseaux sont les plus grands musiciens qui existent sur notre planète. Ils sont les signes vivants d'une vie intarissable. »

Les Trouvères savaient s'enquérir des doubles sens des mots et des vers qu'ils composaient. Le « geai » a inspiré la gaye science, le gay savoir cher à Rabelais qui aimait cette « dive bouteille » alors qu'il s'enivrait « d'un vin qui existait bien avant l'invention de la vigne » ! Par lui (le vin), geai, j'ai, j'ai gai, j'égaie !

Qu'en dit Fulcanelli ? « La langue des oiseaux est un idiome phonétique basé uniquement sur l'assonance. On n'y tient aucun compte de l'orthographe, dont la rigueur même sert de frein aux esprits curieux et rend inacceptable toute spéculation réalisée en dehors des règles de la grammaire ». Chacun le sait, « la lettre tue et l'esprit vivifie » ! « Cela signifie que le sens des livres sacrés n'est point littéral, et qu'il est indispensable d'en savoir retrouver l'esprit par l'interprétation cabalistique, ainsi qu'on a coutume de le faire pour comprendre les ouvrages alchimiques. »

De plus, « les Alchimistes ont pris assez ordinairement les oiseaux pour symbole des parties volatiles de la matière du grand œuvre, et ont donné divers noms d'oiseaux à leur mercure : tantôt c'est un aigle, tantôt un oison, un corbeau, un cygne, un paon, un phénix, un pélican ; et tous ces noms conviennent à la matière de l'Art, suivant les différences de couleur ou d'état qu'elle éprouve dans le cours des opérations ».

C'est aussi l'Art des Goths, l'argot, qui n'est pas seulement le jargon des gueux et des voleurs ! Mais « une forme dérivée de la langue des oiseaux., langue de ceux qui vivent en dehors des idées arrêtées, des idées reçues, des conventions, des usages protocolaires, des normes de la société. Les « voyous » qui la parlent sont aussi des « voyants », fils du soleil de l'Esprit. « Tous les initiés s'exprimaient en argot, aussi bien les truands de la cour des miracles - le poète Villon à leur tête - que les francs-maçons du Moyen Âge, "logeurs du Bon Dieu" qui édifièrent les chefs-d'œuvre

argotiques que nous admirons aujourd'hui ».

Mieux encore ! « Pour nous, art gothique n'est qu'une déformation orthographique du mot argotique, dont l'homophonie est parfaite, conformément à la loi phonétique qui régit, dans toutes les langues et sans tenir aucun compte de l'orthographe, la cabale traditionnelle ».

La cathédrale est une œuvre d'art Goth, ou d'argot. Or les dictionnaires définissent l'argot comme étant un langage particulier à tous les individus qui ont intérêt à se communiquer leurs pensées sans être compris de ceux qui les entourent. C'est donc bien une cabale perlée. « Les argotiers qui utilisent ce langage, sont les descendants des Argo-nautes, lesquels montaient le navire Argos, parlaient la langue argotique - notre langue verte - en voguant vers les rives fortunées de Colchos pour y conquérir la Toison d'Or ».

Dans la d'E-cadence actuelle, les con-temp-or-ains (avec-temps-hors-un) jouent au même jeu, mais sans con-science, en utilisant, sur leurs téléphones portables, des messages en langage SMS codé, avec une écriture cryptée ou phonétique ! Le Verlan des banlieues, cette langue à l'envers, illustre la perte des structures de notre Grammaire qui réfère à l'Universel.

« La Grammaire universelle fait connaître l'esprit de l'Homme en général (...) Elle est fondée sur la Nature, elle repose sur les bases de l'universalité des choses (...) » au contraire des grammaires particulières... nous dit Fabre D'Olivet dans son livre la Langue Hébraïque Restituée et le Véritable Sens des Mots Hébreux.

Mais pour apprécier cette langue des oiseaux, il est intéressant de se reporter aux ouvrages clés d'Emmanuel-Yves Monin : Hiéroglyphes Français et Langue des Oiseaux ainsi qu'à son Traité de Réintégration des Structures de l'Existence, pour connaître les structures de chaque lettre et les règles de décodage.

Les règles de décryptage qui y sont énoncées sont tremplins pour l'envol de l'âme du lecteur et non carcans ou dogmes mortifères comme il advient chaque fois que la lettre l'emporte sur l'esprit, chaque fois que le mental humain cristallise et fossilise la vie !

## Le Pouvoir du Verbe

En soi ce n'est pas le jeu de mot qui est important mais surtout la circonstance ou le contexte dans lesquels il va sortir. C'est d'ailleurs tout le travail des psychanalystes didacticiens qui travaillent sur les mots en écoutant le langage de l'inconscient.

Le mental va raconter une histoire mais le psy va entendre dans les mots une autre histoire qui va transparaître au travers de lapsus ou de jeux de mots. Mais c'est dans le contexte que cette deuxième histoire va prendre toute son importance. Sortis de ce contexte, ces mots ne signifieront plus rien et deviendront une coquille vide.

Ce qui fait qu'une histoire va signifier quelque chose entre un bédouin ou un inuit, ce n'est pas seulement le symbole en soi mais plutôt son interrelation avec les autres symboles.

Il en va de même pour la langue des oiseaux.

Les mots ont donc un sens qui va toucher au-delà du mental, au plus profond de notre être. En cela, ce langage pourrait avoir un impact sur nous-même mais aussi sur notre entourage parce qu'il touche et parle à l'inconscient, un peu comme le fait l'hypnose. Par exemple, lorsque qu'on lit les textes hermétiques, en général, à de très rares exceptions près, on ne comprend absolument rien. Mais ce langage parle à notre âme et nous permet de recevoir des messages non pas à notre insu mais à l'insu de notre mental et si ce langage est juste et vrai et que nous sommes prêts, il nous ouvrira des voies qui permettront ensuite de comprendre le sens caché des choses sans toucher bien sûr à notre libre arbitre.

C'est par exemple l'effet de la poésie qui depuis l'antiquité réveille nos sens.

C'est enfin aussi le sens de la prière qui pour moi est, à n'en pas douter, la plus antique expression de cette langue des oiseaux. Mais pour que cela porte, il faut que cela soit fait en conscience, avec la bonne intention qui va mettre l'un, l'unité en tension.

A l'inverse, par exemple un enfant qui n'aura pas été encouragé dans sa vie, on le sait maintenant, aura plus de difficultés à réussir son parcours. On voit donc l'influence que peut avoir le verbe au premier degré. Dis-moi

où tu as mal et je te dirai pourquoi » disait Michel Odoul, spécialiste des médecines douces.

On retrouve aussi cette langue des oiseaux, dans des contes Hermétiques Universels comme Peau d'âne, les contes de Perrault, Cendrillon, Blanche Neige... Je vous renvoie pour cela aux livres écrits par Alain Mignot.

Selon Pascal Bouchet, les alchimistes considèrent qu'à l'origine de la création de l'univers, il y avait une pure lumière subtile, une lumière divine, qui était infinie et éternelle et qui était une lumière vive, une lumière vivante comme notre langage qui est un langage vivant, ondulatoire.

Sous l'action d'un mystérieux agent, cette lumière divine s'est condensée peu à peu jusqu'à un règne plus dense, celui que l'on connaît, qui est celui de la matière et dont la partie la plus dense est le règne minéral. En se condensant, cette lumière a donnée création à l'univers physique, tangible tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Donc, pour les Alchimistes, tout n'est que de la lumière condensée. Cette Lumière vive, à l'origine de chaque chose, éternelle, fait que toute chose est vivante. Même si une chose ne manifeste pas extérieurement la vie comme par exemple une pierre, néanmoins cette pierre est vivante au moins en esprit.

La langue des oiseaux est donc le langage de cette Lumière vivante pour les Alchimistes.

C'est ce que nous dit Saint Jean quand il dit que le Verbe a créé le Monde avec Dieu et le Verbe est Dieu.

La quête de la langue des oiseaux est donc autre chose que de simples jeux de mots, c'est plutôt la quête du Verbe créateur, ce que les Chrétiens appelaient la Langue Prophétique.

Saint Jean ajoute que cette Lumière est venue dans le Monde et le Monde ne l'a pas reconnue. Le Cabaliste et l'alchimiste vont décoder cela en disant que si le Monde n'a pas reconnu cette Lumière, c'est peut-être simplement parce qu'elle était invisible, parce que c'est une Lumière occulte, subtile.

Il n'est d'ailleurs pas rare que les livres sacrés des religions soient interprétés du côté exotérique, littéral alors que les Cabalistes, Alchimistes, leurs préféreront le côté ésotérique, occulte, initiatique.

Le verbe est donc dans toute chose et toute chose est vivante sur le plan spirituel et donc parlante. La quête de la Cabale Hermétique ou de la langue des oiseaux a pour but d'accéder à ce langage spirituel des choses.

Il n'existe ni haut ni bas dans le cosmos ou l'univers. Mais ce que les Hermétistes appellent le haut, c'est ce qui est subtil et par extension ce qui est spirituel.

A l'inverse, ce qui est en bas est ce qui est tangible, lourd, épais, dense, et c'est ce qui est matériel, physique.

Donc si ce qui est en haut est ce qui est spirituel, les oiseaux évoluent dans ce monde des sublimes, extraits de la matière. La langue des oiseaux serait donc la langue des esprits.

Celui qui accède au langage Hermétique, à la langue des oiseaux, accède au langage de la nature à travers toute chose.

Si la Lumière condensée a créé le Monde, on peut peut-être considérer ce monde comme un livre qui nous raconterait l'histoire de cette Lumière. Chaque chose, chaque créature chaque élément qui nous entoure pourrait être considéré comme un hiéroglyphe qui contiendrait les enseignements secrets de la Lumière originelle du Monde. Ce Langage universel pourrait nous permettre d'interpréter le langage universel de la nature vivante.

C'est en décodant ces rébus hermétiques, ces mots vivants, que nous libérons une Lumière vivante qui peut agir sur nous.

Certains mots prononcés d'une certaine manière et avec la bonne intention pourraient peut-être guérir de certains Maux en expulsant certains mots... On parle de mots sacrés parce que justement, ils créent.

L'idée n'est donc pas de devenir un spécialiste de la cryptographie, mais plutôt de toucher du doigt cette langue universelle, cette Lumière originelle. Il s'agit de faire comme disent les alchimistes blanchir le laiton et brûler les livres, c'est à dire de sortir du savoir pour accéder à la connaissance ou ce qu'ils appellent le grand livre vivant de la nature.

Les Hermétistes, en fait, codent leurs livres de la même manière que la nature ou la lumière originelle ont codés leurs enseignements à travers la création.

Nous apprenons donc à ne plus voir l'apparence des choses, le langage littéral mais à aller chercher le sens caché des choses, autrement dit, ce qui se cache derrière les symboles et non plus le symbole lui-même.

Nous commençons donc à percevoir les liens qui se font entre les choses, les synchronicités du Monde qui nous entoure et nous livrent une autre apparence bien différente de ce qui nous voyons, allant ainsi chercher les causes derrière le monde des effets.

Nous apprenons à avoir non plus une lecture exotérique du monde qui nous entoure mais plutôt ésotérique du vivant que nous sommes ; en un mot l'être (lettre, l'être).

## Références bibliographiques :

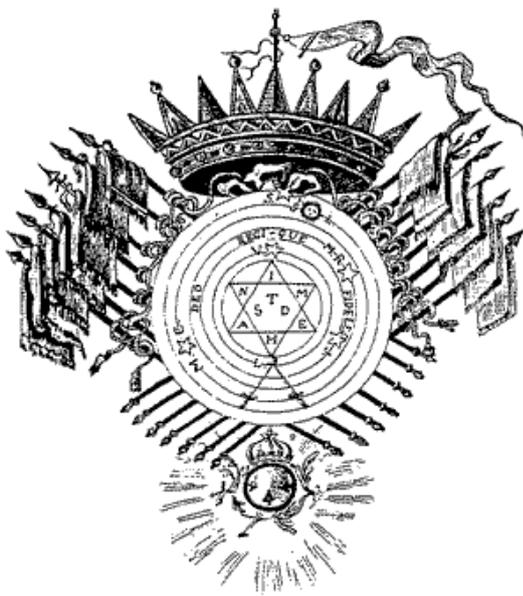
- L'alchimie spirituelle de Robert Ambelain
- La Langue des Oiseaux Tome 1 et 2 de Richard Khaitzine
- Petit dictionnaire de la langue des oiseaux de Luc Bigé
- La Langue des Oiseaux à la recherche du sens perdu des mots de Baudouin Burger
- Hiéroglyphes Français & Langue des oiseaux de Emmanuel-Yves Monin
- L'être et les maux par les mots et les lettres Tome 1 et 2 de Thibault Fortuner
- Blanche Neige, Peau d'âne et Cendrillon (3 livres différents) de Alain Mignot
- Le Langage des Oiseaux de Farîd-Ud-Dîn 'Attar L'art Royal, Trahison et Clercs, Les brisées de Grasset d'Orcet (1828-1900)
- La Langue Hébraïque Restituée et le Véritable Sens des Mots Hébreux, Fabre D'Olivet (1815)

## Annexe Langue des Oiseaux



# LES SOURCES KABBALISTIQUES CACHEES DE L'ENSEIGNEMENT DE MARTINES DE PASQUALLY

par Axel Buchroun



La question des sources de l'enseignement, tant doctrinal que théurgique, de Martines de Pasqually est un sujet qui préoccupe de nombreux martinistes et de nombreux maçons du Régime Écossais Rectifié et préoccupait déjà certains des émules du grand souverain des Élus Coëns dès le début de son enseignement en 1767.

Dans ce court article introductif au sujet, nous tenterons de lever le voile sur ces sources cachées. Nous espérons compléter cet article prochainement en apportant d'autres précisions. Martines de Pasqually a-t-il bénéficié de l'héritage d'une tradition familiale venant de son père ou a-t-il ramené son enseignement au contact de kabbalistes rencontrés en Italie lors de ses périodes militaires ?

## Des sources volontairement cachées

Martines de Pasqually s'est donné beaucoup de mal pour dissimuler les sources de son enseignement, d'une part la partie théorique - la doctrine de la réintégration - et d'autre part la partie pratique - la théurgie et toutes ses opérations complexes qui découragèrent même jusqu'au courageux Saint-Martin.

Sur ce point citons Louis-Claude de Saint-Martin à propos de son premier maître : *il est le seul mortel dont je n'ai pas pu faire le tour.*

Et pour cause ! Si Saint-Martin n'a pu faire le tour de Martines de Pasqually, c'est parce que ce dernier a consciencieusement dissimulé ses sources et une partie de son passé.

Martines de Pasqually, né en 1710 vers Grenoble, ancien militaire, a séjourné en Italie. On sait peu de choses de lui. Sa date de naissance a longtemps été établie en 1727 car lorsqu'il s'est embarqué vers Saint-Domingue en 1772, il a indiqué avoir 45 ans (il en avait en fait 62). Mais l'individu est souvent arrangeant avec la vérité et n'est pas à un mensonge près.

## Une théurgie qui ressemble étrangement à celle du Dr. Samuel Falk, le célèbre Baal Shem<sup>1</sup> de Londres

Ce sont souvent les détracteurs qui permettent de faire éclater la vérité. Dans une conférence prononcée dans le cadre d' « Illuminati et Franc-Maçonnerie – Mythes et Réalités », organisé par Culture Populaire à Nice, le 11 décembre 2016 et intitulée *L'imposture d'une Maçonnerie dite « chrétienne et traditionaliste » s'opposant à la Franc-Maçonnerie dite « laïque et progressiste »*, Karl Van Der Eyken cite le grand chercheur de la Kabbale et du Judaïsme Gershom Scholem :

Martinez avait fondé en 1767 l'Ordre des Élus Coëns. Il était de mère marrane et son savoir en kabbale, il le tenait de Juifs et de Juifs récemment convertis au Catholicisme, qui avaient les rapports les plus étroits avec le cercle frankiste de Brno (Brünn). Louis-Claude de Saint-Martin est admis dans l'Ordre des Élus Coëns, comme Willermoz qui deviendra son disciple.

Gershom Scholem note que les pratiques théurgiques des Élus Coëns « *rappellent étrangement les opérations magiques du Baal-Schem de Londres, le célèbre Dr. Samuel Falk* »<sup>2</sup>

Qui est donc ce célèbre Dr. Samuel Falk qui pratique la même théurgie que notre Martines de Pasqually ?

<sup>1</sup> Baal Shem signifie « Maître du Nom Divin »

<sup>2</sup> Gershom Scholem (article sur Hirschfeld) p. 255. Les « opérations » de Samuel Falk sont décrites dans Adler, *The Baal Shem of London, in Transactions of the Jewish Historical Society of England*, t. V (1908).

Pour le découvrir, je vous propose ici la traduction d'un extrait d'un article intitulé *Quatre célèbres rabbins excentriques* issu d'une conférence donnée par le rabbin Raymond Apple au Beit Avi Chai à Jérusalem, le 13 février 2017, lors d'un événement donné par la *Jewish Historical Society of England Israel Branch*. Parmi ces quatre excentriques, c'est le premier qui nous intéresse, le fameux Dr. Samuel Falk.

\*

\* \*

## DR FALK, LE BAAL SHEM DE LONDRES

Près de la tombe du grand rabbin David Tevele Schiff dans le cimetière du Mile End à l'est de Londres (il mourut en décembre 1791), se trouve la tombe de son admirateur Samuel Jacob Chayyim Falk, le réputé Baal Shem de Londres, décédé le 17 avril 1782.

Falk a passé de nombreuses années en Grande-Bretagne, souvent en mauvais termes avec les dirigeants communaux. Les Juifs de Londres ne pouvaient pas décider s'il était un sorcier ou un saint.

Bien que connu comme ashkénaze, Falk était le fils de « Raphaël, le séfaraïde ». Son vrai nom de famille était peut-être Laniado, un nom séfaraïde signifiant « poilu ». Falk est né en Podolie, bien que certains donnent son lieu de naissance comme Fuerth en Bavière. Cecil Roth date sa naissance vers 1710 ; d'autres disent 1708.

Falk était un kabbaliste et alchimiste arrivé en Angleterre en 1742 après avoir failli être brûlé sur le bûcher en tant que sorcier en Westphalie. On ne sait pas s'il a vraiment pratiqué la magie, mais il a certainement été banni de Cologne par l'archevêque/électeur. Il passa quelques temps à Fuerth, qui était alors un centre kabbalistique, et laissa vingt guinées à sa communauté juive par testament.

Falk a eu une mystérieuse carrière de gloire, de fortune et de fable. Sa vie l'a conduit dans de nombreux endroits et lui a valu la réputation d'un aventurier. Il était certainement un alchimiste, ce qui donnait au public l'impression qu'il était un thaumaturge. S'il était à l'origine Laniado, il a probablement adopté un nouveau nom pour déjouer ses poursuivants. "Falk", qui signifie "faucon", peut provenir du signe sur sa maison. Il était connu sous le nom de Dr de Falk, mais beaucoup de gens à l'époque s'appelaient "Docteur".

Il peut ou non avoir été rabbin. Il possédait quelques connaissances juives (nous ne savons pas combien), y compris la Kabbale mystique. Un étrange document retrouvé après sa mort contient des formules kabbalistiques et des schémas qui pourraient être des recettes alchimiques. Les gens venaient à lui avec leurs problèmes et leurs maux et on disait qu'il réalisait des guérisons miraculeuses. Il invoquait apparemment les noms des anges et accordait une grande importance à ses rêves et à ceux des autres. Ses incantations étaient basées sur le Nom Divin, c'est pourquoi il est appelé un Baal Shem, mais cela peut avoir été théâtral. On croyait qu'il pouvait accéder aux saints mystères et les utiliser à volonté.

Il avait une synagogue privée ainsi qu'un laboratoire de chimie. Il possédait plusieurs rouleaux de la Torah et en laissa deux à la Grande Synagogue. Il est crédité d'avoir sauvé la synagogue de la destruction par le feu en écrivant des lettres hébraïques sur la porte. Son lien avec la Grande Synagogue se voit dans deux éléments de preuve étranges : il a laissé à la Synagogue une somme annuelle de cent livres, une somme considérable à l'époque, et il a déposé une liasse de papiers auprès d'un chef de congrégation, Aaron Goldsmid, avec consigne de ne pas l'ouvrir sous peine de mort. Goldsmid n'a finalement plus pu se retenir, a ouvert l'emballage et est décédé le même jour.

À Londres, Falk a vécu à Prescott Street et plus tard à Wellclose Square. Un voisin était Emmanuel Swedenborg, le scientifique et théologien ; peut-être qu'ils ont influencé la pensée l'un de l'autre. Falk était plutôt riche – peut-être grâce à une victoire à la loterie, certainement grâce aux cadeaux de ses admirateurs – et certains ont dit qu'il avait un trésor enterré dans la forêt

d'Epping. Les gens l'ont vu visiter la forêt dans sa voiture, mais c'était peut-être pour méditer et cueillir des herbes pour ses potions. On raconte qu'une fois, une roue s'est détachée de sa voiture à Whitechapel Road et a roulé après lui jusqu'à la forêt. Il était réputé pour pouvoir faire brûler des bougies pendant des semaines. Lorsqu'il manquait de carburant, il l'évoquait au son des trompettes de corne de bélier. Les incantations kabbalistiques lui ont également permis d'évoquer la nourriture, le vin et d'autres nécessités.

Falk a tenu sa cour dans sa maison dans une splendeur royale portant un turban doré, et les gens considéraient que c'était un honneur de lui apporter des dons. Quand il sortait, il portait une longue robe qui, avec sa barbe, donnait une impression de noblesse. Sa pierre tombale prétend qu'il a élevé la bannière de la Torah, bien que d'autres l'aient accusé d'hérésie. Il a fait généreusement la charité. Certains disent qu'il a perdu des fortunes en même temps qu'il les a gagnées.

Il était proche de plusieurs membres de la Western Synagogue. Ses admirateurs comprenaient des gentils. Le prince Czartorski a demandé son avis. Il a donné à Philippe, duc d'Orléans, un talisman. Son ami le baron Théodore de Neuhof fut brièvement roi de Corse. Certains francs-maçons de premier plan peuvent avoir eu des associations avec lui. À cette époque, la franc-maçonnerie « spéculative » se développait et parmi ses partisans se trouvaient des membres de la Royal Society.

Contrairement au Baal Shem Tov (« Maître du bon nom ») de Miedzyboz, Falk n'est pas connu pour avoir rapproché les Juifs ordinaires de Dieu et du judaïsme. Il était peut-être un juif pratiquant, mais le rabbin Jacob Emden d'Altona l'a accusé d'être un adepte de Shabbatai Zevi et d'avoir des amis sabbatéens. Emden a dit que Falk n'était pas un Baal Shem mais un Baal Shed ("Maître du Démon"). Emden critiquait l'alchimie, contrairement à son antagoniste, le rabbin Jonathan Eybeschütz. Chayyim Yitzchak David Azulay a accusé Falk d'être un charlatan et a cru qu'il avait donné aux riches un peu de Kabbale pour une récompense financière.

Parce que Falk pouvait se permettre une presse à imprimer, il a produit des publications polémiques qui ont enflammé les controverses de l'époque. Ses propres notes, et le journal compilé par son gendre et secrétaire Zvi Hirsch Kalisch, sont trop cryptés pour permettre une réponse concluante quant à la façon dont Falk était savant ou authentique.

Le grand rabbin Hermann Adler, dans un essai de 1903, admet que Falk s'est attaqué aux superstitieux et n'a pas réussi à s'élever au-dessus de sa situation pour devenir un homme vraiment saint.

D'une part, à une époque d'expérimentation scientifique émergente, Falk mérite probablement plus de crédit pour son alchimie que pour sa théologie, et bien que son excentricité soit évidente, il pourrait même être compté parmi les figures pionnières de la science britannique. D'un autre côté, ses critiques pourraient être justifiées à la lumière des avertissements bibliques contre la magie et la sorcellerie (Deut. 18: 10-11): La combinaison de Falk de la Kabbale et de la chimie, enveloppée de théâtralité, met son intégrité et sa piété en doute.

Il vécut en Angleterre pendant 40 ans et mourut en avril 1782. On ne sait pas grand-chose de sa vie personnelle, bien qu'il ait laissé des descendants ainsi que des legs caritatifs. L'épouse de Cecil Roth, Irene, avait un lien familial avec Falk et Kalisch.

\*

\* \*

Ainsi donc, nous apprenons que le Baal Shem de Londres (Baal Shem signifie Maître du Nom Divin), celui-là même qui a les mêmes pratiques théurgiques que Martines de Pasqually, tire son enseignement de la kabbale sabbatéenne.



Attention à ne pas confondre le **Baal Shem de Londres, Samuel Falk**, avec le **Baal Shem Tov, Israël Ben Éliézer** (1700-1760), fondateur de l'hasidisme, un courant du judaïsme très rigoriste et encore pratiqué aujourd'hui. Tous deux sont nés en Podolie (actuelle Ukraine, Pologne à l'époque). Par une ironie du destin, c'est le portrait du facétieux Baal Shem de Londres qui représente par erreur le très rigoriste Baal Shem Tov, fondateur de l'hasidisme. Ainsi les Juifs pratiquant l'hasidisme ont chez eux et vénèrent le portrait d'un aventurier.

L'anecdote est savoureuse et l'ironie parfois cruelle.

Notons également que le Baal Shem de Londres (1710-1782) est contemporain de Martines de Pasqually (1710-1774), qu'il « vend » de la Kabbale aux Chrétiens et qu'étant proche voisin de Swedenborg (1688-1772), les deux hommes se sont fréquentés à Londres.

Retenons également que, comme c'est le cas avec Martines de Pasqually, certains le tiennent pour un véritable maître tandis que d'autres le tiennent plutôt pour un charlatan et un escroc. La vérité étant peut-être, pour eux deux, entre les deux. En effet, il n'est pas incompatible d'avoir accès à un enseignement initiatique authentique et, pour des raisons de survie quotidienne, d'en faire commerce.

Autre point commun : l'invocation du nom des anges. Martines de Pasqually possédait une liste de 2.400 noms d'anges à invoquer, c'était aussi le cas du Baal Shem de Londres.

Rappelons que, selon Gershom Sholem (1897-1982), grand spécialiste de la Kabbale qui en a exposé tant l'histoire que ses différentes formes, cette même Kabbale est composée de trois éléments :

- Une **cosmogonie** ou une **doctrine** qui se révèle surtout dans la notion d'émanation (différente de la notion de création) et notamment dans la notion des 10 Sephirot, 10 niveaux différents d'émanations depuis le plus proche de Dieu jusqu'au plus lointain
- Une **angélogologie**, une connaissance du monde des anges, avec leur hiérarchie, leurs noms, etc.
- Une **magie théurgique** qui indique comment invoquer les bons esprits (les bons anges) tout en se gardant bien d'invoquer les mauvais (les démons).

Émanation, 10 Sephiroth (qui rappellent étrangement le livre des 10 feuilles de Saint-Martin), hiérarchie et noms des anges (rappelons-nous de la liste des 2.400 noms d'anges dont disposait Martines de Pasqually), magie théurgique : tout cela fait beaucoup penser à l'enseignement des Élus Coëns et les doutes sur l'origine kabbalistique de son enseignement ne peuvent subsister.



Mais de quel type de Kabbale s'agit-il précisément, sachant que la Kabbale a une longue histoire et a subi différents courants ?

Revenons d'abord à notre sujet et essayons de découvrir quelle est cette Kabbale sabbatéenne dont nous parlions plus haut ?

## La Kabbale sabbatéenne et Sabbataï Tzevi, le messie apostat



**Sabbataï Tzevi** (ou Zevi) est un excellent kabbaliste né à Smyrne dans l'Empire ottoman (actuellement Izmir en Turquie) en 1626 et mort en 1676 en exil à Dulcigno (actuellement Ulcinj au Monténégro).

Après de brillantes études de Kabbale, Sabbataï Tzevi – qui s'avère être ce qu'on appelle aujourd'hui un maniaco-dépressif ou un bipolaire, alternant des périodes de forte excitation (périodes maniaques) et des périodes de fort abattement (périodes dépressives), se déclare comme le messie en 1666.

La période est propice pour entraîner de nombreux Juifs dans sa mouvance. En effet, des pogroms ont eu lieu en 1648, notamment en Pologne, et ont fortement marqué la population juive qui cherche une voie de salut.

Très charismatique, Sabbataï Tzevi fait naître de grands espoirs au sein de la communauté juive et beaucoup de Juifs le prennent pour le Messie.

**Nathan de Gaza**, un théoricien de la Kabbale, le soutient dans ce sens et l'encourage à se déclarer comme le Messie. Une Kabbale sabbatéenne (sabbatéenne adjectif dérivé de Sabbataï, le prénom de Sabbataï Tzevi) est élaborée avec la place et la fonction de Messie pour Sabbataï Tzevi. Cette Kabbale indique l'état du monde avant le Messie et le nouvel état du monde après la venue du Messie.

Galvanisé par les espoirs d'une population juive opprimée, par le soutien de nombreux rabbins dont Nathan de Gaza, Sabbataï Tzevi décide

de se rendre à Istanbul afin d'y rencontrer le Sultan et de prendre sa place à la tête de l'empire ottoman. On imagine facilement la réaction de l'état ottoman.

Avant d'atteindre Istanbul, Sabbataï Tzevi est arrêté et emprisonné. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il ne sera pas exécuté malgré ce qui ressemble politiquement à un coup d'état.

En effet, l'affaire paraît tellement incroyable pour les Ottomans qu'un procès est organisé par le Vizir, premier ministre du Sultan. Le Sultan assistera discrètement au procès sans intervenir, caché dans une alcôve, protégé par une grille. Le Vizir voit dans cette étrange affaire l'occasion de convertir de nombreux Juifs à l'Islam. Il propose donc à Sabbataï Tzevi de choisir entre sa mise à mort ou sa conversion à l'Islam, considérant sans doute l'individu comme peu dangereux pour l'état. Evidemment, notre Messie préfère la conversion à la mort.

On pourrait croire que l'apostasie de notre Messie entraînerait la fin du mouvement sabbatéen, mais c'est mal connaître l'âme humaine que de penser cela. Les fidèles de Sabbataï Tzevi continuent pour la plupart à le suivre, beaucoup se convertissent à l'Islam tout en continuant à pratiquer le judaïsme. Ce faisant, ils ne font pas autre chose que les marranes, juifs convertis au christianisme mais qui continuent à pratiquer le judaïsme tout en affichant un christianisme extérieur (je ne peux m'empêcher de penser à Martines de Pasqually).

Ainsi la conversion à l'Islam entre dans le sabbatéisme et apparaît comme une contrainte nécessaire. C'est de là que naît le mouvement des Dönme encore existant en Turquie. Les Dönme sont des Juifs devenus musulmans au XVII<sup>e</sup> siècle à la suite de la conversion du kabbaliste Sabbataï Tzevi qu'ils considéraient comme le Messie. Ce groupe bien que pratiquant extérieurement l'islam a conservé des coutumes juives (crypto-judaïsme).

Nous verrons plus loin que dans le mouvement frankiste, descendant du mouvement sabbatéen un siècle plus tard, c'est la conversion au catholicisme qui fait figure de contrainte nécessaire pour suivre le messie Jacob Frank, il s'agit là d'une autre forme de crypto-judaïsme<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Le crypto-judaïsme est l'adhésion secrète au judaïsme tandis que l'on adhère publiquement à une autre foi ; ceux qui pratiquent le crypto-judaïsme sont généralement appelés « crypto-Juifs (Wikipédia)

## La doctrine de la Kabbale sabbatéenne, Nathan de Gaza et Abraham Cardoso



**Nathan de Gaza** (1643–1680) dont le vrai nom est Nathan Ashkenazi, mais aussi **Abraham Miguel Cardoso** (ou Cardoso) (1626–1706), qui était un prophète sabbatéen et aussi un physicien, né à Rio Seco en Espagne sont les deux théoriciens du sabbatéisme.

Leur doctrine kabbaliste s'est transmise au sein du mouvement sabbatéen et, du fait de la diaspora juive, s'est retrouvée en Italie, où une forte communauté sabbatéenne s'est installée, notamment à Livourne mais aussi au Maghreb et en Pologne où naîtra le mouvement frankiste.

## Jacob Frank, s'affirmant comme réincarnation de Sabbataï Zevi, sources communes avec Martines de Pasqually, l'Ordre des frères et chevaliers de Saint-Jean l'évangéliste d'Asie en Europe, créé par Schönfeld



**Jacob Frank** (1726-1791), qui se présente comme la réincarnation de Sabbataï Zevi - le concept de réincarnation est reconnu dans la kabbale alors qu'il est rejeté par les Juifs non kabbalistes - poursuit le mouvement sabbatéen dans ce qui s'appellera le *Frankisme*.

Retrouvons ici un extrait de l'ouvrage de Charles Novak, *Jacob Frank, le faux Messie - Déviance de la kabbale ou théorie du complot*, qui nous décrit le lien entre le Frankisme - et donc le Sabbatéisme - et

*l'Ordre des frères et chevaliers de Saint-Jean l'évangéliste d'Asie en Europe*, Ordre maçonnique à base de Kabbale créé en 1782 par Schönfeld et dont les sources rappellent celles de l'Ordre des Élus Coëns de Martines de Pasqually.

Cet Ordre est plus communément connu sous le nom des **Frères asiatiques**. Cet Ordre fut un précurseur de l'émancipation des Juifs dans l'Allemagne maçonnique en étant la première obédience à les accueillir en son sein, dans le cadre de loges dites "de Melkisédek".

Fondé en 1782 après le convent de Wilhelmsbad par les deux frères **Hans Heinrich von Ecker und Eckhoffen** et **Hans Karl von Ecker und Eckhoffen**, ce sont le kabbaliste **Ephraim Joseph Hirschfeld**, mais surtout le frankiste **Franz Thomas von Schönfeld**, alias Junius Frey, alias Moses Dobruška, qui contribuèrent le plus à donner à ce système maçonnique son contenu kabbalistique.

---

\*

\* \*

L'Ordre des Frères de Saint-Jean, créé par Schönfeld le frankiste, ne fut pas plus explicite et indique l'engouement des juifs traditionnels pour le sabbataïsme frankiste et l'abolition de la Loi juive. Du côté chrétien, ce retour aux racines juives est une véritable tentative pour casser le dogme de l'Église catholique qui n'a de cesse de séparer juifs et chrétiens pour maintenir les deux dans un État messianique, basé sur l'adoration du dogme. Dans cette logique, l'Illuminisme parmi les chrétiens de l'Ordre est le bienvenu. Abafi souligne à juste titre que l'Illuminisme fit des ravages dans les loges austro-hongroises. Les Illuminés trouvent toute leur place aux côtés des Juifs sabbataïstes. Si l'Illuminisme reste une philosophie, le frankisme propose de l'action en mettant en pratique la révolte contre le dogme. Les deux ne sont pas du tout incompatibles, bien au contraire. Ils se complètent par des hommes tels que Schönfeld qui, en bon frankiste, fut, tout à la fois juif, chrétien, illuminé, kabbaliste, sabbataïste, en lutte contre la Loi juive et contre le rite catholique, tous deux trop dogmatisés. La meilleure lutte pour accéder à Dieu serait peut-être de combattre le dogme d'où qu'il vienne, de combattre ces notions de Bien et de Mal développées par le dogme, et la Kabbale

et ses différents textes araméens en seraient les meilleurs outils. En ce sens, le pasteur illuminé Lavater ne dit pas autre chose que les chrétiens de l'Ordre asiatique, les frankistes, ou les différents kabbalistes, lorsqu'il refusait l'éternité des peines de l'enfer et croyait lui aussi, à la Rédemption du Mal, car instrument de Dieu. Ainsi, la nécessité d'imposer un Ordre avec des grades tirés de la tradition juive kabbalistique, devenait inévitable.

C'est dans ce sens que les membres juifs et chrétiens de l'Ordre rêvent de former une nouvelle Église. Pour les chrétiens, il s'agirait de construire une nouvelle Église basée non plus sur Pierre le premier apôtre, mais sur Jean-Baptiste, le préféré et héritier mystique de Jésus ; cette idée rejoint exactement l'idée des philosophes allemands de l'époque, comme Fichte et Schelling qui annoncèrent l'avènement d'une Église johannite - en référence aux esséniens Jean et Jean-Baptiste, tandis que, pour les Juifs anti-talmudistes - issus de la tradition sabbataïste et frankiste -, il s'agissait de reconstruire la vraie Loi, à savoir celle d'Esäü. Ce dernier, évincé frauduleusement par son frère Jacob, serait le fondateur de la vraie religion, à savoir celle d'Edom, comme finalement Jean l'a été au profit de Pierre. Ainsi, le parallèle entre Saint-Jean et Esäü est si saisissant, que les membres de l'Ordre en firent la base de leur enseignement pour lutter contre les dogmes et l'abus des clercs religieux, d'où qu'ils viennent, privilégiant, ainsi, le côté ésotérique et mystique de la religion.

D'après le récit de Molitor, ce fut Hirschfeld qui fut chargé de traduire les textes kabbalistiques ou sabbataïstes et d'écrire le règlement pour l'Ordre des Frères de Saint-Jean. Cependant, les recherches récentes des spécialistes comme Jacob Katz, ou Gershom Scholem, tendent à prouver que le véritable spécialiste en Kabbale de la loge fut Schönfeld et que Hirschfeld ne fut que son élève et ami. Dans cette logique, Hirschfeld à la fin de ses jours - les deux versions de Franz-Joseph Molitor datent respectivement de 1820 et 1824<sup>4</sup> - s'attribuait le plus grand rôle, alors qu'il ne fut que secondaire : il réussit ainsi à évincer son ami Schönfeld pour le remplacer dans le rôle de spécialiste de textes kabbalistiques et araméens dans la loge.

---

<sup>4</sup> Franz-Joseph Molitor, Souvenirs de Hirschfeld, 1820, 1824. Cité par Arthur Mandel.

Hirschfeld prétendait à ce titre détenir, aux derniers moments de sa vie, certaines œuvres kabbalistiques très rares qui sont, un instant, passées dans les mains des Élus Coëns de Martines de Pasqually, selon René Le Forestier<sup>5</sup>. D'après Molitor, une des œuvres les plus rares serait Le Livre aux Dix Feuilles, appelé plus communément, dans la tradition kabbalistique juive, le *Sepher Ha-Raphael*, soit le livre des secrets sur D. confié à Abraham par l'ange Raphaël<sup>6</sup>. Et selon René Le Forestier qui se base en fait sur Molitor et le récit de Hirschfeld – sujet à caution –, ces œuvres seraient écrites non pas en hébreu biblique, mais en syro-chaldéen (proche de l'araméen) et auraient appartenu pendant des siècles à la secte des « Sabéens » de Syrie. Selon Scholem, ces écrits n'existeraient pas et seraient une invention de Bischoff et Schönfeld pour séduire les membres de la loge – en quête d'aventures – et ces textes ne seraient « simplement » que des textes des sabbataïstes de Turquie – d'où la confusion volontaire avec sabbatéens et sabéens (confusion également en langue allemande), un peuple disparu au Proche-Orient, il y a des siècles<sup>7</sup>. Ces textes furent rapportés par Bischoff de Turquie. Toujours selon Scholem, l'Ordre des Frères de Saint-Jean l'Évangéliste des Frères d'Asie et d'Europe et éventuellement, les Élus Coëns de Martines, auraient possédé ces textes avant, mais ils ne seraient que des ramifications, sans le savoir, de l'hérésie sabbataïste qui prêchait la Rédemption par le Mal. Scholem souligne cette idée que seuls Schönfeld et Hirschfeld Paskal, frère d'Ephraïm, connaissaient les langues sémites dans ces loges à majorité chrétienne, et Schönfeld serait l'inventeur d'une légende concernant ces textes soi-disant venus d'Orient. Hormis que cela pose de nouvelles questions sur Martines de Pasqually, que l'on pourrait prendre pour un adepte de Sabbataï Tsevi, cette idée de Gershom Scholem est discutable dans la mesure où Molitor véritable kabbaliste, était selon moi capable de différencier un

<sup>5</sup> Op.cit., Le Forestier, p. 592 à 596.

<sup>6</sup> Franz-Joseph Molitor, *Geschichte der Philosophie oder über die Tradition*, Leipzig 1824. Tome III. P. 62.

<sup>7</sup> Sur l'histoire des Sabéens, voir l'ouvrage inégalé de Daniel Abrahamovitch Chwolson, *Die Ssabier und der Ssabismus. Geschichte und orientalische Quellen der harranischen Ssabier oder der syro-hellenistischen Heiden im nördlichen Mesopotamien und in Bagdad zur Zeit des Chalifats. Mit Textauszügen, hrsg. übersetzt und kommentiert, Index*. St. Petersburg 1856. Repr. 2 vols. Daniel Abrahamovitch Chwolson se convertit à l'orthodoxie russe. Ardent défenseur de la théorie de l'origine khazare des juifs ashkénazes et de Firkovitch, il entretint de vives polémiques avec un des premiers historiens juifs de Russie, Abraham Harkavy. Notons que les Sabéens sont cités dans le Coran comme Peuple du Livre à égalité avec les juifs et les chrétiens.

écrit sabbataïste, vieux de 150 ans, et des textes apocryphes vieux de plusieurs siècles de langue sabéenne. De plus, il est fort possible que les deux affirmations soient vraies en soulignant la possibilité que les textes furent sabbataïstes, certes, mais copiés, inspirés ou complétés par des textes mystiques beaucoup plus anciens, en provenance du monde judéo-chrétien de Syrie. Ce fait n'est pas à exclure, d'autant plus, que Sabbataï Tsevi, Nathan de Gaza et leurs adeptes dönmech, venaient de toutes les provinces de l'Empire ottoman, y compris de Syrie. Quant à la survie de ces documents sabéens ou sabbataïstes, nous n'en savons rien, car à la fin de ses jours, Hirschfeld les confia à la secte frankiste.

\*

\* \*

## La doctrine de la Réintégration de Martines de Pasqually est-elle chrétienne à l'origine ?

Est-ce à dire que la doctrine de la Réintégration de Martines de Pasqually n'a rien de chrétien à l'origine ? Alice Joly ne s'y est pas trompée et en avait déjà percé les origines juives quand elle écrit dans son remarquable ouvrage *Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie - Jean-Baptiste Willermoz,, pages 95-96 :*

\*

\* \*

Il y avait un autre point important sur lequel Pasqually ne s'était pas clairement expliqué. C'était sur le rôle qu'il reconnaissait au Christ dans l'œuvre de la Réintégration. En fait, il se passait à peu près complètement de lui pour l'établissement de ses doctrines et de son culte. Cependant, comme il avait toujours prétendu être bon catholique et qu'il ne voulait avoir aucun ennui ni effaroucher personne, il n'avait jamais manqué d'accorder au passage d'édifiantes formules de vénération au souvenir de Jésus. Son traité d'ailleurs s'arrêtait à l'Exode, bonne raison pour que Moïse fut le dernier des réconciliateurs étudiés.

Saint-Martin, d'Hauterive, Willermoz et les émules lyonnais sont avant tout des chrétiens et ils n'ont pas la même indifférence ou la même prudence ; il leur importe beaucoup d'appliquer aux Évangiles le symbolisme, le vocabulaire et les théories des Coens. Pour eux, le Christ n'est pas seulement un des réconciliateurs, un sage entre tant d'autres sages inspirés, c'est le Dieu fait homme, le seul rédempteur du monde. Ils enseignent que Jésus s'est substitué à Adam défaillant pour accomplir sa tâche et exercer la justice divine contre le Pervers, mais qu'envers l'homme il n'exerce que la miséricorde. Son sacrifice dépasse ceux d'Abel, d'Abraham et de Moïse et de Salomon d'une façon infinie, c'est « l'Opération » parfaite grâce à quoi l'homme a obtenu la faveur d'une « seconde naissance spirituelle ». Aussi attachent-ils une grande importance à l'Eucharistie, sacrement et sacrifice, qui continue dans l'Eglise le sacrifice du Calvaire.

Leur façon d'envisager la religion chrétienne était moins orthodoxe. Pasqually leur avait enseigné qu'il n'existait en fait qu'une seule religion, modification de ce culte parfait auquel Dieu avait destiné le mineur spirituel. « Le vrai culte cérémonial a été enseigné à Adam après sa chute par l'ange réconciliateur et il a été opéré saintement par son fils Abel en sa présence, rétabli sous Enoch qui forma de nouveaux disciples, oublié ensuite par toute la terre, il a été restauré par Noé et ses enfants, renouvelé ensuite par Moïse, David, Salomon et Zorobabel et enfin perfectionné par le Christ, au milieu de ses douze apôtres, dans la Cène ». Certes, dans cette chaîne de miséricorde, le Christianisme était un des maillons les plus importants, mais la Franc-Maçonnerie y avait sa place avec beaucoup d'autres croyances qui ne venaient pas toutes de la tradition biblique. Les Coens étaient persuadés que toutes les formes religieuses ne sont que les restes dégradés du « vrai culte de l'Éternel » et qu'elles ont entre elles de secrètes correspondances. Les églises chrétiennes n'avaient pas mieux que les autres conservé la tradition qu'un Dieu était venu leur répéter. Les prêtres avaient perdu le sens du culte qu'ils célébraient. Pasqually, heureusement, était de ceux qui en possédaient la clef. La légende maçonnique du grade de Maître trouvait ici encore une application facile : les Coens avaient retrouvé la parole perdue.

Jean-Baptiste Willermoz se pénétra de l'idée que le secret du vrai culte avait été transmis d'âge en âge par quelques initiés. Il tenta des rapprochements significatifs entre le cérémonial des sacrifices de l'ancien culte et le cérémonial institué par le Christ. Il faisait, à cette époque, de multiples copies d'un fragment de saint Basile de Césarée et d'une lettre écrite par le pape Innocent I à l'évêque Décentius, parce que ces extraits lui semblaient prouver que le christianisme primitif était un mystère que seuls connaissent quelques fidèles. De là à s'imaginer qu'il connaissait le mystère, il n'y avait qu'un pas à faire, vite franchi.

\*

\* \*

## Jean-Baptiste Willermoz a christianisé avec succès l'enseignement de Martines de Pasqually au sein de son Régime Écossais Rectifié

Jean-Baptiste Willermoz s'est donné beaucoup de peine pour christianiser l'enseignement de Martines de Pasqually et l'intégrer au sein de son Régime Écossais Rectifié dans la classe secrète des Profès et Grands Profès. Il faut reconnaître qu'il y est très bien arrivé et que son système est cohérent.

En effet, Martines de Pasqually a rajouté tous les éléments à propos de Jésus-Christ a posteriori dans son enseignement. Il ne pouvait pas enseigner sa doctrine autrement dans la France très chrétienne de Louis XV à ses émules tous fervents chrétiens. Dans ce sens, le Baal Shem de Londres était plus avantagé car l'Angleterre de George II et de George III était beaucoup plus libérale et tolérante que la France de Louis XV.

C'est certainement cette liberté plus importante en Angleterre qui fit que le Baal Shem de Londres fut très riche grâce à son enseignement dont il ne devait d'ailleurs pas cacher les sources kabbalistiques tandis que Martines de Pasqually passa sa vie à courir après l'argent sans grand succès et à dissimuler les sources de son enseignement afin de ne pas froisser ou faire fuir ses émules.

## Instructions (plutôt que filiations)

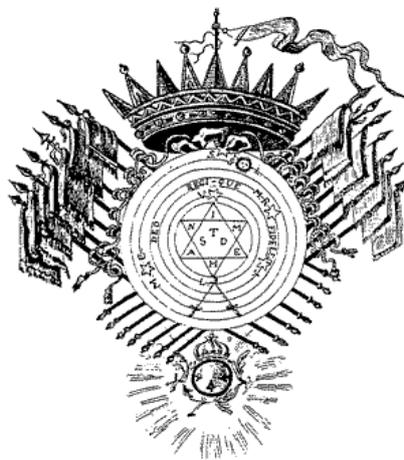
Pour montrer, si cela est encore nécessaire, à quel point l'influence de la Kabbale sabbatéenne a été importante dans certains mouvements illuministes du XVIII<sup>e</sup> siècle, remettons en lumière les influences suivantes :

**Hayyim Samuel Jacob Falk / Le Dr. Falk** (1710-1782) instruisit Emmanuel Swedenborg (1688-1772) et Cagliostro /Joseph Balsamo (1743-1795)

**Martines de Pasqually** (1710-1774) instruisit Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803) et Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824)

**Jakob Frank** (1726-1791) instruisit Franz Thomas von Schönfeld (1753-1794)

Tous trois ont pour sources communes la Kabbale sabbatéenne.



Passons maintenant à des comparaisons entre :

- Le Tableau Universel de Martines de Pasqually
- L'Arbre des Sephirot de la Kabbale
- Les Cercles de Dante dans sa *Divine Comédie*
- Les Cercles de Georges de Venise dans son *Harmonie du Monde*

## Le Tableau Universel de Martines de Pasqually, les quatre mondes et l'arbre des Sephiroth de la Kabbale

Le tableau universel de Martines de Pasqually avec ses quatre immensités : 1. Immensité Divine, 2. Immensité Surcéleste, 3. Immensité Céleste, 4. Immensité Terrestre est totalement kabbalistique même si certains martinistes ou maçons du Régime Écossais Rectifié refusent de l'admettre.

En effet, ces quatre immensités ne sont autres que les quatre mondes de la kabbale :

Le monde de l'*Émanation*, monde de la pensée divine correspond à l'*Immensité Divine* du Tableau Universel.

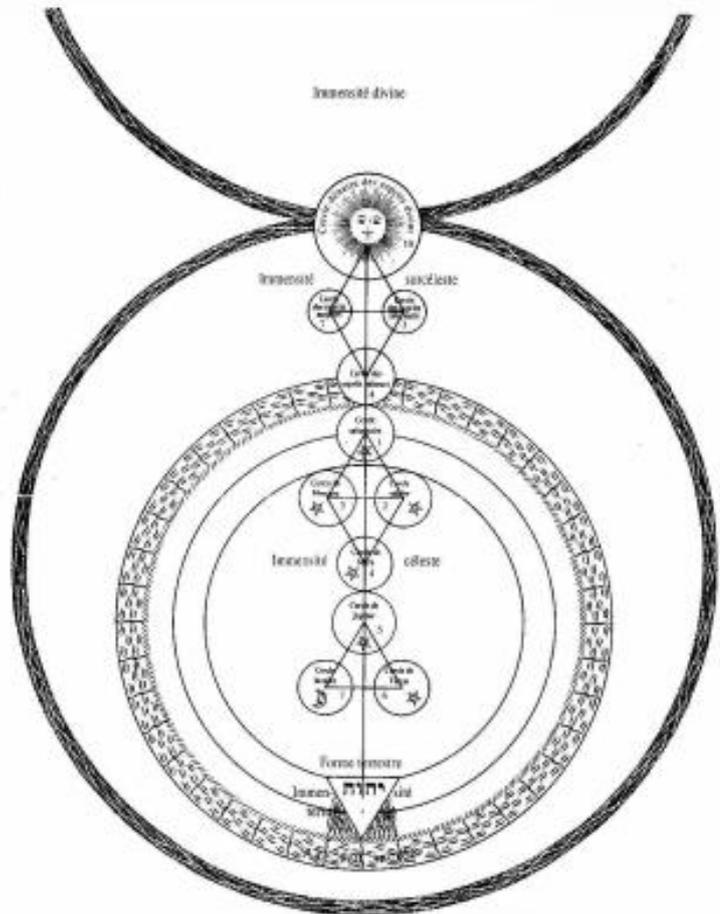
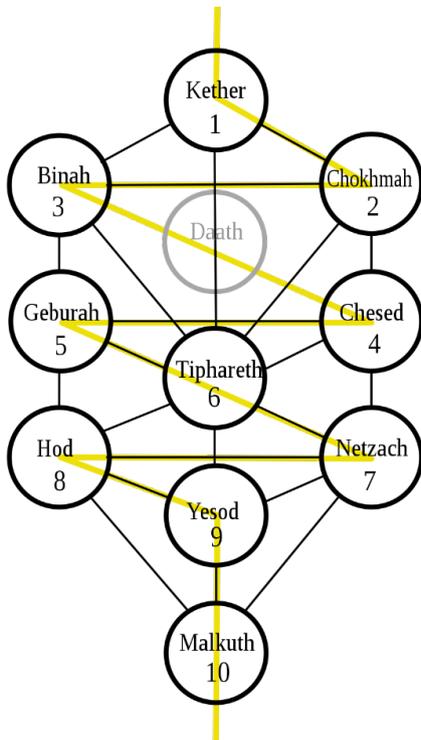
Le monde de la *Création*, le monde des âmes correspond à l'*Immensité Surcéleste* du Tableau Universel.

Le monde de la *Formation*, le monde des anges correspond à l'*Immensité Céleste* du Tableau Universel.

Le monde de l'*Action*, le monde de l'existence physique correspond à l'*Immensité Terrestre* du Tableau Universel.

Même les Séphiroth correspondent avec les cerces du Tableau Universel de Martines de Pasqually, ainsi :

# Rapport entre l'Arbre des Sephirot de la Kabbale et le Tableau Universel de Martines de Pasqually



L'Immensité Divine correspond à l'Ein Sof.

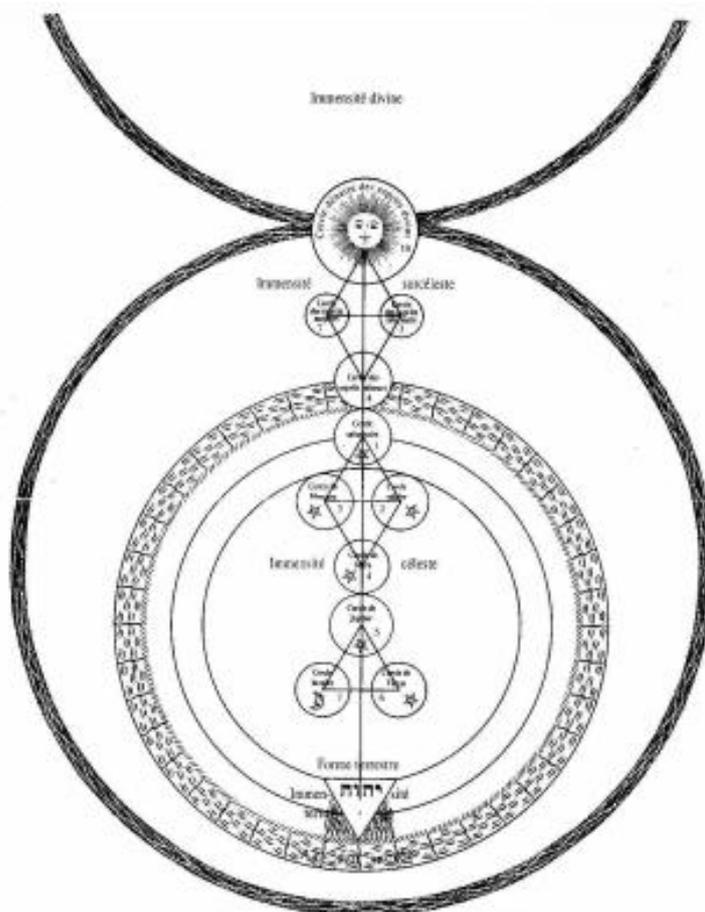
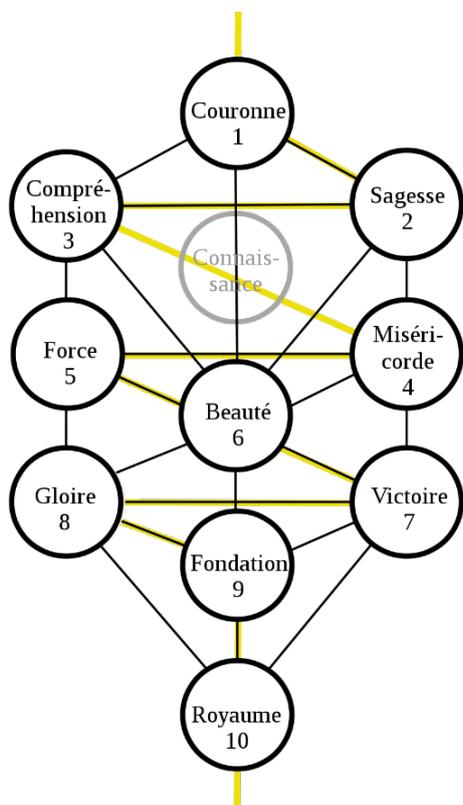
Les quatre cercles de l'Immensité Surcéleste sont *Kether*, *Chokmah*, *Binah* et *Daath* (la Sephira cachée, la *Connaissance*, qui correspond au cercle de Saturne).

Les sept cercles de l'Immensité Céleste sont *Daath* (qui est doublée et qui fait le lien mais aussi la frontière entre l'Immensité Surcéleste et l'Immensité Céleste), *Chesed*, *Geburah*, *Tiphareth*, *Netzach*, *Hod* et *Yesod*.

L'Immensité Terrestre est représentée par *Malkuth*.

En français, nous avons la correspondance suivante :

# Rapport entre l'Arbre des Sephirot de la Kabbale en français et le Tableau Universel de Martines de Pasqually



## Immensité Surcéleste :

Cercle dénaire des Esprits Divins 10  
Cercle des Esprits Majeurs 7  
Cercle des Esprits Inférieurs 3  
Cercle des Esprits Mineurs 4

Couronne 1  
Sagesse 2  
Compréhension 3  
Connaissance (Sephira cachée)

## Immensité Céleste :

Cercle de Saturne 7/1  
Cercle du Soleil 6/2  
Cercle de Mercure 5/3  
Cercle de Mars 4  
Cercle de Jupiter 3/5  
Cercle de Vénus 2/6  
Cercle de la Lune 1/7

Connaissance (Sephira cachée)  
Miséricorde 4  
Force 5  
Beauté 6  
Victoire 7  
Gloire 8  
Fondation 9

## Immensité Terrestre :

Cercle de la Terre

Royaume 10

## Dante et la Divine Comédie

Dans sa Divine Comédie, **Dante** (1265-1321) nous expose ses voyages en Enfer, au Purgatoire et au Paradis.

Comment ne pas voir dans ces trois mondes les équivalences suivantes :

- **L'Enfer est l'Immensité Terrestre**, lieu le plus bas où a été exilé l'Adam Kadmon (l'Homme) après sa chute, lieu de tous les tourments où l'Homme déchu est en perdition, en privation (souffrances morales) et en molestation (souffrances physiques).
- **Le Purgatoire est l'Immensité Céleste**, lieu de résidence des esprits, bons ou mauvais, également lieu de résidence des esprits humains désincarnés.
- **Le Paradis est l'Immensité Surcéleste**, lieu du jardin d'Eden chez Martines de Pasqually

## Georges de Venise et l'Harmonie du Monde

**Georges de Venise** (1466-1540) est une des figures les plus importantes de ce qu'on appelle la kabbale chrétienne. Dans son ouvrage L'Harmonie du Monde, le kabbaliste vénitien présente 3 mondes successifs composés chacun de 9 cercles, ce qui n'est pas sans rappeler les cercles de Dante. Il s'agit, de bas en haut :

- du **monde corruptible** (l'Immensité Terrestre du Tableau Universel) composé des 9 cercles : terre, eau, air, feu, mélanges, métaux, plantes, zoophytes, animaux
- du **monde céleste** (l'Immensité Céleste du Tableau Universel) composé des 9 cercles : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, Firmament, 1<sup>er</sup> mobile
- du **monde angélique** (l'Immensité Surcéleste du Tableau Universel) composé des 9 cercles : Anges, Archanges, Principautés, Puissances, Vertus, Dominations, Trônes, Chérubins, Séraphins
- Dieu tout au sommet (l'Immensité Divine du Tableau Universel).

## Sources bibliographiques

- *La Kabbale - Une introduction - origines, thèmes et biographies*, Gershom Sholem - Les Editions du Cerf, 1998
- *Le messianisme juif - Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Gershom Sholem - Les Belles Lettres, 2020
- *Le mouvement sabbataïste en Pologne*, Gershom-Gerhard Scholem - Revue de l'histoire des religions, 1953
- *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, René Le Forester - Arché, 2003
- *Episodes de la vie ésotérique 1780-1824*, Gerard van Rijnberk - Paul Derain, 1948
- *Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie - Jean-Baptiste Willermoz 1730-1824*, Alice Joly - Demeter, 1986
- *Jacob Frank, le faux Messie - Déviance de la kabbale ou théorie du complot*, Charles Novak - L'Harmattan, 2012

En ligne :

- *L'imposture d'une Maçonnerie dite « chrétienne et traditionaliste » s'opposant à la FM dite « laïque et progressiste »*, Karl Van Der Eyken
- *Martines de Pasqually - entretien avec André Kervella* : <https://lapierrephilosophale.com/blog/index.php/2016/11/21/martines-de-pasqually-entretien-avec-andre-kervella/>

# Les Origines ésotériques du Christianisme

## Groupes Indépendant d'études ésotériques

Séance du 17 octobre 1890

Conférence par M. le Docteur Papus

*Ce résumé de conférence a été  
publié dans le n° 1 de 1890 de  
la revue Le Voile d'Isis du  
mercredi 12 novembre 1890*

L'organisation universitaire de l'antiquité nous montre :

1° Un centre d'instruction général, l'Université proprement dite située en Égypte et conférant les hauts grades d'initiation.

2° Des centres locaux ou Facultés régionales constituées par les Temples disséminés dans tous les pays. Chaque prêtre était un savant cantonné dans l'étude d'une branche spéciale ; de là les noms des divers dieux, de là aussi l'absence des guerres de religion dans l'antiquité.

Ceux qui voulaient approfondir les Sciences les plus hautes allaient en Égypte après s'être instruits dans les divers temples régionaux (exemple Lycurque, Solon, Pythagore, Platon, etc., etc.). Donc jusqu'à une certaine époque la Tradition scientifique et religieuse ne pouvait venir que d'Égypte pour l'Occident, du moins. Moïse, prêtre d'Osiris, initié à toute la science des Égyptiens crée un peuple pour conserver cette tradition qu'il renferme dans un livre dont les caractères restent saints pour les profanes. A la suite de diverses vicissitudes, ce livre, le Sepher, retrouvé par Esdras, était commenté diversement à l'époque de la naissance du Christianisme par les trois sectes juives, *les Pharisiens*, analogues à nos théologiens ne voyant dans le Sepher qu'un sens symbolique ; *les Saducéens*, plus matérialistes, ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, analogues à nos positivistes ; enfin *les Esséniens* initiés, vivant en communauté autour du Mont Moria et possédant le sens véritable de la triple clef du livre de Moïse.

L'Initiation dans le mystère égyptien existe toujours à cette époque, comme le prouve l'histoire d'Apulée, initié au deuxième siècle de notre ère. Tels sont donc les deux centres dépositaires de la Tradition :

1° Les Esséniens tenant la Tradition d'Égypte et de la race Noire par Moïse et Jéthro (le prêtre nègre, beau-père de Moïse) ;

2° Les Égyptiens initiés possédant toujours les clefs de cette tradition.

\*  
\* \*

Jésus vint des Esséniens et agit d'après la loi mystique qui dirige tous les grands initiateurs de l'humanité.

On est étonné que l'histoire de Jésus reproduise celle de Krishna, celle de Dyonisios et dans beaucoup de points, l'histoire de la marche du Soleil.

Cela tient au procédé universellement employé dans l'antiquité. On racontait, non pas l'histoire complète d'un individu, mais bien l'histoire du *Principe Eternel* que cet individu parvenait à manifester. Jésus, comme Krishna, manifeste le principe KRISTOS ; c'est donc l'histoire de ce principe qui forme le *commencement et la fin* de la nouvelle religion. Mais le milieu de l'histoire de Jésus est rigoureusement personnel et se rapporte aux faits

particuliers produits par ce grand initiateur. Il en est de même pour l'histoire de Krishna.

Lorsque des Esséniens sortit Jésus, les temples d'Égypte révélèrent aussi leurs mystères par la création du Gnosticisme. Mais les Gnostiques n'ont pas su se sacrifier consciemment à leur idée, ils n'ont pas eu de martyrs. De là leur infériorité qui dure jusqu'à ce qu'un des leurs, Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, se soit sacrifié à son tour sur le bûcher. Dès lors, la Gnose est aussi forte que son rival, qui commence à décliner ; aujourd'hui les deux puissances sont égales.

L'orateur développe toutes ces données dont on trouve les preuves dans le Traité méthodique de Science Occulte d'où une partie de cette conférence est extraite.

# Les Origines de l'Humanité

## CONFÉRENCE ESOTERIQUE de M. le Dr PAPUS

jeudi 26 octobre 1911

*Ce compte-rendu de conférence est  
paru dans le numéro de novembre  
1911 de la revue L'Initiation*

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous ayons, cette année, à étudier un peuple très vieux par son histoire et très jeune par ses aptitudes, non seulement par rapport au monde visible, mais surtout par rapport au monde invisible : je veux parler des Égyptiens.

Il n'y a que quelques années véritablement que la science profane est arrivée à lire d'une façon courante les textes égyptiens à la suite des merveilleux travaux de Champollion. Dans la deuxième de ces causeries, j'aurai à vous initier rapidement à la lecture des caractères hiéroglyphiques, et je ne voudrais pas aujourd'hui abuser de votre bienveillance à ce sujet.

Ce que nous devons étudier, ce n'est pas tant ce qu'on connaît des Égyptiens, ce qui est dans tous les livres, ce que vous pourriez vous-mêmes facilement trouver et lire, c'est le côté inconnu de la science que possédaient les Égyptiens. Nous sommes sûrs aujourd'hui, et nous espérons prouver, que l'antique Égypte communiquait de façon

permanente avec le monde invisible. J'essaierai de vous montrer que les hiéroglyphes étaient la traduction, dans le plan physique, des clichés qu'on peut projeter ou qu'on peut recevoir dans le plan hyper-physique.

Mais, pour que vous compreniez bien le caractère de cette science égyptienne, il nous faut malheureusement remonter plus haut que le déluge. Nous verrons tout à l'heure que le déluge s'est produit à une époque relativement récente, puisque, lorsqu'il s'agit de ces sciences, les dates deviennent fantastiques. Le premier des monuments authentiques que nous possédons de l'Égypte est de 5.000 ans avant Jésus-Christ : c'est vous dire qu'il suppose une civilisation antérieure. Lorsque nous verrons l'histoire de l'Égypte, j'essaierai de vous montrer combien l'histoire de l'Europe est faible et petite à côté de l'histoire colossale de ce peuple égyptien.

Il faut donc remonter plus haut que le déluge, il nous faut faire une histoire qui approche un peu de l'origine de l'homme. Si la nature intéresse l'être humain, elle l'intéresse évidemment moins que lui-même ; l'homme, comme je vous l'ai dit très souvent, étant essentiellement égoïste, s'intéresse à tout ce qui concerne son histoire personnelle, il est toujours curieux de remonter l'origine des âges et de nous demander d'où nous venons.

Je n'ai pas la prétention de résoudre cette question. Car si l'homme, dans l'univers immense, est une quantité infinitésimale quant à son corps, c'est un génie colossal pour son intelligence. Son intelligence permet à l'homme de remonter jusqu'au principe divin ; son intelligence, bien conduite, permet à l'homme de voir détruire pour lui les barrières de la mort ou les frontières de la naissance.

Donc, cet être double tel qu'il nous apparaît, faible et souffrant par le corps, capable d'avoir des maladies, mais ardent, immense par son intelligence et ses adaptations possibles, cet être nous intéresse comme il a intéressé tout le monde.

La solution de la question que nous avons posée a été essayée par les théologiens, par les géologues et par les philosophes.

Les théologiens, surtout les théologiens catholiques, en s'appuyant sur de mauvaises traductions de ce livre admirable de Moïse qu'est la Genèse, nous ont raconté une histoire qui est tout juste bonne pour les

personnes qui aiment les fables : il s'agit de la création de l'homme 5.000 ans avant Jésus par Dieu, qui a insufflé une masse de terre rouge pour créer l'être humain.

Notez simplement en passant, cette traduction du mot « Adam » en « terre rouge » ; elle aura pour nous une grande importance plus tard. Moïse n'est pas coupable, il a été trahi par les traducteurs.

Si nous écoutons les géologues, l'homme nous apparaît dans des cavernes, habitant les antres de la terre, vivant du produit de sa chasse inintelligent, mais extrêmement fort physiquement. L'homme est-il de l'époque tertiaire ? On le discute. Est-il apparu à l'époque quaternaire ? Là, on est sûr de sa présence.

Pour les géologues, l'homme a marché lentement, et à travers l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer, nous voyons l'humanité se perfectionner.

Il y a un point qui est un obstacle pour les géologues ; c'est la couleur de la peau de l'homme. Pourquoi l'homme, issu des mêmes cavernes, issu des mêmes âges, puisqu'on trouve des armes de pierre en Égypte comme en France, a-t-il des peaux de couleurs différentes ?

Le géologue s'en tire par une cabriole, comme l'ancien fabuliste qui disait que les hommes étaient devenus noirs parce que le soleil, s'approchant trop de la terre, les avait brûlés. Une cabriole n'est pas une explication scientifique, et cette couleur de la peau de l'homme va tout à l'heure nous fournir des renseignements extrêmement intéressants.

Le philosophe, suivant son aptitude, penche tantôt vers le théologien — c'est le spiritualiste, tantôt vers le géologue — c'est le matérialiste ; il ne nous intéresse pas d'une façon bien profonde.

Un être nous intéresse : c'est l'héritier de la science d'Égypte, c'est le prêtre égyptien qu'on a appelé Moïse. Initié en Égypte à la science des Rouges, ainsi que je vous le dirai tout à l'heure, initié par Jethro, dans le désert, à l'antique science des Noirs, Moïse a été la synthèse vivante de toute la science qui l'a précédé. Mais c'est relativement un contemporain pour les Égyptiens : il est venu vers l'an 1.200 avant Jésus-Christ, alors que l'Égypte avait déjà plus de 1.500 ans d'existence. Songez que notre

Europe n'a pas 2.000 ans ; vous voyez l'antiquité que Moïse avait déjà derrière lui, et l'antiquité qui nous sépare de Moïse.

Et cependant la conception de Moïse est des plus intéressantes, parce qu'il met au point toute la science concernant l'humanité, et toutes les révélations, toutes les synthèses dont nous possédons aujourd'hui deux traditions : la tradition Phénicienne, par Sanchonation, avec les fragments reproduits par Eusèbe, et la tradition Égyptienne par Moïse.

Que nous dit Moïse, si nous sortons du domaine de la fable ? Quelque chose d'excessivement clair.

Pour le comprendre, il faut nous figurer l'univers avec tous ses mondes, le soleil, les étoiles, les planètes. Levez les yeux le soir, par une belle nuit d'été, et remarquez que tous ces points brillants que vous voyez au ciel peuvent être des soleils autour desquels des multitudes de planètes que nous ne voyons pas tellement elles sont petites, décrivent leur évolution.

Voyez cet ensemble immense du monde et donnez un nom à la force qui commande tout cela. Ce nom variera suivant les pays, suivant les religions, mais ce sera toujours la synthèse de l'Être qui commande à tous les univers.

Moïse a appelé Adam-Evé le principe positif et négatif universel qui circule dans le monde, dans toutes les étoiles, dans toutes les planètes. Cet Adam-Evé se manifeste à nous sous trois aspects : un aspect constrictant, un aspect de chaleur intense, un aspect où toutes les forces se précipitent et sont agglomérées vers un centre, et cet aspect, Moïse l'a appelé Kain ; les sociologues l'ont appelé Kronos ; les égyptiens, Typhon.

Le nom, c'est la source des querelles entre les hommes, cela n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est l'histoire de la force : cette force qui domine les univers est équilibrée par une force de constriction que Newton a appelé la force centripète universelle.

D'un autre côté, nous trouvons une force d'expansion, la clé, ainsi que vous le verrez plus tard, en sociologie, de toutes les révoltes et de tous les libéralismes. Moïse l'appel Abel, ce principe d'expansion dans l'univers entier.

Enfin, nous trouvons une force équilibrant les deux autres, prenant tantôt de la force de centre, de la chaleur, tantôt de la force aérienne, de la force dilatatrice ; et Moïse l'appelle Seth, l'équilibre, le signe formé de deux triangles entrelacés.

Kain, Abel, Seth, voilà les noms que Moïse donne aux forces agissant dans le monde vivant, dans cet immense amas de soleils et d'étoiles qui constitue ce que l'homme peut concevoir de plus grand.

Est-ce de notre faute si on a fait de cela un petit jardin avec une petite bonne femme qui a une pomme et un petit monsieur qui n'aime pas le serpent ? Est-ce de notre faute si les Esséniens n'ont pas dit des mensonges, mais ont fait ce qu'a le droit de faire tout Essénien, réduit au mode allégorique cette histoire de l'univers vivant, cette histoire qui embrasse l'univers tout entier.

Et les Anciens maniaient tellement le symbolisme, l'adaptant à tous les plans, que nous allons voir la même histoire se reproduire lorsqu'il s'agira non plus de l'univers entier, de l'ensemble de tous les éthers et de tous les mondes, mais de notre pauvre monde à nous-mêmes.

Notre pauvre monde se compose d'un soleil avec sept centres d'attraction planétaire. Je ne dis pas sept planètes, parce que, entre Mars et Jupiter, il y a deux cents ou trois cents planètes, et cependant elles sont toutes dans un plan d'attraction déterminé. Plus loin que Saturne, les planètes tournent dans un sens différent, appartiennent à un autre système, mais ne le disons pas trop haut, ce serait anti-scientifique.

Quoi qu'il en soit, notre système solaire se compose d'un soleil et de sept planètes tournant autour de lui. Eh bien, notre soleil, notre monde s'appelait, pour les Anciens, Noé ; ce Noé était, pour notre monde, ce que Adam-Evé étaient pour l'univers entier.

Ce Noé, les Gnostiques ont retourné son nom, ils l'ont appelé Eon. Eon ou Noé, c'est la même chose : c'est le principe supérieur de notre centre.

Qu'est-ce que c'est donc que cette arche dont l'ensemble fait trois cent soixante-cinq comme mesure, dans laquelle Noé évolue ? C'est l'arche du temps, ce vaisseau qui a le soleil au haut d'un de ses mâts pendant que la lune est au fond de la mer des étoiles sur laquelle elle

vogue, cette arche du temps, qui a trois forces à son service : une force agissant en mode de condensation, qui ne s'appelle plus Kain, mais Kam, une force agissant en mode de dilatation, qui ne s'appelle plus Abel, mais Sem, et une force agissant en mode d'équilibre, qui s'appelle Japeth.

Est-ce de notre faute si on n'a pas compris Moïse ? Et je vais vous montrer, en descendant de l'autre plan à la terre, comment toutes ces forces sont représentées chez nous.

Pour comprendre l'Égypte, il faut que je vous explique qu'il n'y a pas sur terre un être minéral, une plante, qui ne corresponde, pour l'Égyptien, à un de ces astres qui se promènent dans le ciel. Tout est lié entre la terre et le ciel, et ces planètes sont liées à chacun des êtres vivants qui existent sur terre. C'est la base de l'astrologie, de la magie, de toute la science égyptienne. Tout à l'heure, j'essaierai de vous montrer cela en dessin ; pour le moment, je cherche à vous faire comprendre que, depuis ces forces dirigeant notre monde jusqu'à ces êtres sur terre : un homme, un chien, un arbre, tous ces êtres se rattachent aux astres.

Si les noms de ces forces dans les astres : Sem, Kam et Japeth, correspondent à des principes, ils existent aussi dans toutes les lois qui dirigent l'humanité. Et ces mêmes forces ne sont pas derrière les nuages, elles agissent sur la terre, au milieu de nos sociétés et de nous-mêmes.

L'ancien Kain, l'ancien Kronos, devient, sur notre planète, le principe de la Terre ; Cham, l'autre principe, qui devient sur la terre l'origine de toutes les forces physiques, que les Anciens appelaient le feu, l'espace éthéré ; enfin, la grande Maha-Mayah des Hindous, dont les catholiques ont fait la Vierge Marie, qui met son pied sur la tête du serpent ; Maha-Mayah, c'est l'eau pour une planète, et l'équilibre des forces, l'atmosphère, l'air dans lequel tout s'équilibre.

Ceci est encore nébuleux, c'est encore de la physique. Descendons encore d'un degré, et, comme cela s'approche de nous, nous allons mieux comprendre.

Le principe équilibre sera le roi de justice dans le monde social ; l'Éon, le directeur. Le principe de la constriction, ce sera le despote ; le principe de la liberté, ce sera depuis le libéral jusqu'à l'anarchiste, en passant par tous les degrés que vous voudrez, et l'équilibre social sera le synarchiste, si vous me permettez ce néologisme, terme de Saint-Yves,

que je vous expliquerai plus tard.

La Société étant encore pour beaucoup de nous une abstraction, descendons encore d'un cran, et vous comprendrez comment les traducteurs de Moïse ont pu mal traduire.

Celui qui est l'équilibré, le réalisé, le civilisateur de la terre, ce sera le rouge, l'homme à peau rouge, dont les Peaux-Rouges actuels sont les faibles restes ; l'homme, au contraire, qui manifeste le soleil sur la terre, qui manifeste la figure éclairée telle qu'un soleil, ce sera le Jaune ou l'Asiatique, fils du Ciel ; celui qui manifeste l'absence de toute couleur, le maximum de résistance à la chaleur, ce sera le noir, l'Africain. Enfin celui qui équilibre tous les autres, re sera le blanc, le blanc aux yeux bleus, l'ancien Celte.

Donc, vous pouvez très bien, au lieu de faire l'histoire de Moïse, faire l'histoire de trois races : la race blanche, la race jaune et la race rouge. Et c'est ainsi qu'on a traduit Moïse, en oubliant que ces races n'étaient absolument que la matérialisation de principes de notre système solaire, principes qui sont beaucoup plus élevés.

Nous pouvons donc dire qu'un homme éclairé est un jaune ; en planétaire, ce sera Sem ; en universel, ce sera Abel, avec toutes les correspondances végétales, minérales et animales.

Je vais essayer de vous montrer en quelques gravures ce que je viens de vous dire, et nous aborderons ensuite le sujet de notre véritable étude, c'est-à-dire la race Atlante et son action sur la terre.

\*  
\*   \*  
\*

(Projections.)

Voici un amas d'étoiles, une masse immense dans laquelle il faut essayer de se reconnaître. C'est là l'œuvre des astronomes, et c'est là que nous allons voir la force universelle ellohine se manifestant par Adam et Eve agir et animer tous ces mondes.



Voilà la première classification, la grosse nébuleuse qui est prise comme une tranche dans ce monde immense. Dans cette nébuleuse, on prend douze constellations, douze amas d'étoiles ; c'est dans ces douze amas d'étoiles que notre monde va tourner, notre soleil étant au centre. Le soleil va parcourir ces douze signes du Zodiaque, il va nous sembler que la terre bouge et que le soleil est fixe. Voilà le monde de Noé, on a pris dans le monde universel une petite tranche, et cette petite tranche forme le monde des Eons ou le monde de Noé.



Voilà le monde tel qu'il est conçu par les modernes : le soleil central, les planètes qui tournent autour : Vénus, Mercure, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Neptune.

Voilà le monde tel qu'il est conçu, nous allons le mettre en mouvement par la mécanique moderne. Voici le soleil au centre, vous allez voir les planètes dans leur ordre tourner autour de lui et s'éclipser en passant devant lui comme cela se produit à certains moments de l'année.

Eh bien, ceci vous montre l'arche de Noé. C'est dans cette arche que sont les végétaux, les animaux, et la colombe qu'il a envoyée est un symbole purement égyptien que nous aurons à vous développer plus tard. Voilà le monde de Noé en action.



Voici les constellations environnant le pôle, un petit coin du monde visible avec la voie lactée toute indiquée. C'est encore un des domaines de cette force universelle dont Osiris et Isis en Égypte n'étaient que des adaptations particulières. Osiris et Isis correspondent à ce que Moïse a appelé Sem et Kam.

Voici une chose intéressante. Nos mondes ne sont pas isolés ; il y a

entre chaque monde des globules sanguins universels : ce sont les comètes qui viennent mettre chaque monde en relation avec l'autre. Les comètes agissent pour les univers comme le sang pour l'homme : le sang parti du cœur vient donner son oxygène à la pauvre cellule osseuse contenue dans le fémur, de même lorsque la force d'un soleil paraît s'éteindre, il lui arrive d'un autre monde un globule sanguin universel, une comète, qui vient lui redonner la force.

Voilà l'arche de Noé construite. Mettons une barre ici, et vous aurez le vaisseau sous lequel il y a la lune et la nuit, et sur lequel il y a le soleil au méridien. Ce vaisseau, c'est la terre, notre terre, avec les deux lignes qui vont de l'horizon au méridien.

Voici quelque chose de curieux : c'est une révélation d'un esprit qui prétend que notre système astronomique est faux, et préfère celui des Anciens qui concevaient six mondes s'engrenant tous les uns dans les autres. C'est tiré d'un ouvrage peu connu de A. Morin. Il prétend que l'atmosphère terrestre est un véritable miroir rond dans lequel il y a ce que les physiciens appellent de la réfraction totale. Un rayon lumineux parti d'une pointe de montagne vient se refléter à huit points autour de la terre, et ce que nous prenons pour des étoiles fixes, ce sont des étoiles de montagne que nous croyons tourner autour de la terre.

\*  
\*   \*   \*

Laissons de côté l'astronomie, et abordons ce que je vous ai dit des grandes divisions du monde.

Voilà Adam et Eve, Kain, Abel et Seth.

Voilà, en descendant, Kronos, le couronné, en social, voici le consolateur, le libérateur universel ; en descendant notre système solaire, nous avons Noé, Kam, Sem, Japhet dans le camp des forces ; et voici un homme noir, un homme jaune, un homme blanc, un homme éclairé. Ceci nous indique comment on peut remonter de la terre jusqu'aux principes les plus élevés du Ciel.

Voici un homme, un chien et un arbre, tous trois se rattachent à cette planète qui évolue dans le monde astral : c'est Mercure, ils sont en influence avec Hermès. Et cette planète elle-même se rattache au principe

de notre système, qui est Noé. Vous voyez ainsi le résumé en images de ce que je vous ai montré tout à l'heure.

\*  
\*   \*   \*

Il nous faut maintenant sortir du domaine des généralités et descendre un peu sur terre.

La terre ne s'est pas faite en un jour, sur ce point les géologues ont raison.

Notre France que nous avons l'habitude de parcourir pendant une existence qui peut être de trente à soixante-dix ans, a d'abord été formée de quelques îles éparses sur un océan agité. Ces îles sont devenues plus tard la Bretagne, l'Auvergne et tous ces points où nous trouvons du terrain primaire.

Pendant que la France était formée de quelques îles, l'Europe également était formée d'îles granitiques. Or si vous faites aujourd'hui la carte de tous les endroits où il y a des monuments druidiques, vous les trouverez tous sur le terrain granitique, c'est-à-dire que, si à une époque il n'y a eu en Europe que de petites îles granitiques, c'est sur ces îles que les Druides ont établi leur domaine et leurs monuments.

L'Égypte n'échappe pas à cette règle, elle est formée également de roches granitiques, de terrain primaire à cette époque reculée.

Au moment où il y avait ces îles en Europe, il y avait un autre continent, occupant tout l'espace qui est aujourd'hui la proie de l'Océan Atlantique. Ce continent s'appelait l'Atlantide, et sur ce point vous avez tous les récits de Platon et des Anciens. Il y avait un immense continent dont j'ai essayé de reconstituer le profil d'après la profondeur des Océans, qui s'appelait l'Atlantide.

Pour la terre, les continents sont de véritables planètes, chaque continent est une petite planète terrestre, et, d'après la tradition ésotérique, chaque continent possède ses minéraux à lui, ses végétaux à lui et sa race humaine personnelle.

Autrement dit, si, par exemple, nous prenons l'Afrique et ses

hommes à peau noire, si vous mettez un blanc dans ce pays africain, il prendra peu à peu le caractère ethnographique des nègres sans devenir nègre lui-même ; le continent l'absorbera, agira sur lui, et il prendra les caractères ethnographiques des nègres.

Prenons comme exemple l'Amérique, le pays des Peaux-Rouges, un pays né au moment où l'Atlantide s'est effondré.

L'Amérique a pour essence humaine la race rouge ; cette race rouge a des caractères particuliers, dont l'épaississement de la mâchoire inférieure. Mettez un bon Irlandais, un brave Ecossais ou un doux Allemand sur cette terre d'Amérique : au bout de deux ou trois générations, son menton devient carré, il est marqué du sceau du continent Américain.

Le continent est donc pour la planète ce que la planète elle-même est pour l'Univers, il marque sa race de façon spéciale.

Or toutes ces races se sont promenées sur la terre : la tradition brahmanique nous montre que, lorsque les blancs sont arrivés dans l'Inde, elle était occupée par les noirs, et leur chef, Daçaratha, a été refoulé dans l'île de Ceylan.

Une autre race, qui va nous intéresser davantage, occupait ce pays qui s'appelait l'Atlantide : c'était la race rouge.

A mesure que nous avançons dans l'étude de cette race, nous sommes stupéfaits de constater sa science. Notre science à nous est forte ; il ne faut pas nous mépriser, mais, par rapport à l'invisible, elle n'existe pas à côté de la science égyptienne.

Qu'est-ce que c'était que l'Égypte ? Une pauvre colonie des Atlantes. L'Égypte était en possession d'envahisseurs, de blancs qui l'avaient envahie quand les Atlantes sont arrivés. Ces Atlantes, on les appelle les forgerons d'Osiris. Pourquoi ? Parce que le caractère primordial de l'Atlante est de connaître les arts du feu. Partout où arrivent les Atlantes, le bronze arrive, ils fondent les métaux, ce sont des forgerons, et les savants n'osent pas nous dire quels étaient ces envahisseurs de l'Égypte, quels étaient ces hommes qui sont venus s'implanter en Égypte.

Il suffit de regarder. Tout à l'heure, dans quelques minutes, à la

suspension de séance, je vous engage à jeter les yeux sur l'extrait du *Registre des Morts*, à côté de l'estrade, et de voir la couleur des hommes. Si vous aviez à faire sur un panneau l'histoire de la Mission Marchand traversant l'Afrique, que dessineriez-vous ? Vous dessineriez des hommes blancs habillés en blanc, c'est possible, mais blancs de peau et parlant avec des hommes noirs ; vous dessineriez ce qui existe.

Eh bien, en Égypte, lorsque vous regardez un document peint par les Égyptiens, vous voyez quatre sortes d'hommes :

Des rouges, qui sont les chefs, qui commandent : ce sont les envahisseurs, on les appelle Rhatenous, Ils sont rouges. Il n'y a qu'à regarder.

Ils ont soumis une race qui sont les nègres, les Nabassous, avec des cheveux crépus et un nez épaté.

Il y a, à côté des nègres, une autre race venant d'Asie, les Jaunes, au nez aquilin : ce sont les Manous.

Et, enfin, il y a très peu de gardiens, venant de très loin, de blancs aux yeux bleus, qui viennent généralement de la Grèce. Les Pharaons les paient très cher et s'en servent pour leur garde particulière.

Ces rouges ont épouvanté les savants ; ne pouvant concevoir cette chose simple que des ancêtres des Peaux-Rouges actuels aient envahi l'Égypte, ils se cassent la tête pour savoir pourquoi les Égyptiens ont peint leurs chefs en rouge.

Je vais vous lire des extraits qui vous montreront comment on touche la vérité du doigt et comment on passe à côté, quand on ne veut pas comprendre.

Voici un égyptologue érudit : M. Moret, qui a fait des articles, qui a fait une conférence très intéressante sur l'Égypte, qui dit :

« La question des origines de l'Égypte se pose donc actuellement dans les termes suivants. Une race dite indigène, arrivée au degré le plus élevé de civilisation néolithique, avait occupé la vallée du Nil : une race *étrangère*, plus civilisée surgie on ne sait d'où, dépossède la première et fonde autour d'Abydos un Empire que nous appellerons *Thinite*, pour

reprendre les termes de Maneton ».

Et plus loin ce même savant dit :

« Nous devons admettre qu'une invasion introduit en Égypte une race nouvelle : les Égyptiens de l'époque historique. D'où viennent ces envahisseurs ? Leur langue est déjà complètement formée : elle s'écrit au moyen de signes que nous appelons « hiéroglyphiques » et qui tout en reproduisant la forme de tel objet ou de tel être sont rarement idéographiques. L'écriture n'est plus au stade primitif, où, à la façon des néolithiques, on écrit le mot lion en dessinant un lion : elle est parvenue à ce degré plus raffiné où ce lion n'est plus que le signe d'un son : une lettre ou une syllabe ».

Je ne veux pas vous citer tous les savants. Je vous dirai simplement ceci : que les Égyptiens se sont toujours dessinés en rouge et qu'encore aujourd'hui on trouve, dans l'intérieur de l'Afrique, une race qui a gardé la peau rouge. D'autres descendants des Atlantes, comme les Maures, ont perdu le caractère rouge, mais il y a encore des rouges en Afrique.

Il faut donc que nous admettions ceci : qu'à un moment donné les Rouges, qui voyageaient beaucoup — c'étaient de grands navigateurs — ont fondé des colonies en Europe, et vous y retrouverez, comme reste des Rouges, les Basques, qui parlent encore une langue dont les clés sont incompréhensibles pour les Européens. Vous trouverez ces clés dans le Yucatan de l'Amérique du Sud ou de l'Amérique Centrale, chez les Peaux-Rouges.

Donc, les Rouges ont colonisé.

Leurs colonies ne nous intéressent pas, cela nous mènerait très loin, mais nous devons constater ce fait que la race rouge, avec ses sciences, est venue s'établir en Égypte.

A quelle époque ?

Oh ! pour les dates, cela devient plus difficile. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point, je dirai simplement que nous pouvons fixer une date générale : 10.000 ans avant Jésus-Christ.

Les Atlantes se sont établis en Égypte, s'y sont battus, ont refoulé les nègres et les blancs, les uns au Sud, les autres au Nord, et ont fondé leur

empire.

Leur empire va devenir splendide, il va constituer une des forces les plus grandes mises à la disposition des Européens.

Mais pourquoi l'Égypte ? pourquoi ce coin qui renferme l'Égypte ? Parce que c'est l'endroit où trois continents terrestres se touchent, c'est le seul point où l'Europe, l'Asie et l'Afrique viennent se toucher. C'est pour cela que dans ce centre même de grandes révolutions naîtront.

Il y a des lois peu connues qui dirigent les forces de la terre, des lois très belles comme celle de l'évolution des races qui se passe sur un continent ; il y a des lois plus terribles, comme celle des terres de sang où on se bat toujours. La Belgique, l'Alsace-Lorraine en sont un exemple, on dirait que ce sont des coins de terre où les races viennent s'entre-dévorer.

A côté, il y a des terres d'évolution : l'Égypte en est un exemple.

Voilà donc la race rouge établie en Égypte, installée en Égypte, et y apportant le bronze. Mais ne croyez pas que l'Europe était faite comme aujourd'hui ; il y avait en Europe quelques grandes îles formées de terrains primaires, le reste était sous l'eau. Ce qu'ont fait les Égyptiens en Égypte est fantastique. Ils ont créé le pays, détourné un bras du Nil qui allait dans le Sahara, ils ont fait des travaux auprès desquels les nôtres ne sont rien.

Voilà ce qu'ils ont fait dans le visible. Dans l'invisible, qu'ont-ils voulu faire ? Nous le verrons plus tard : ils ont voulu lutter contre la réincarnation, empêcher l'homme de revenir sur terre, et c'est une des choses les plus belles de la religion égyptienne que j'aurai à développer devant vous.

Je ne veux pas abuser de votre attention, je vais vous montrer encore, au moyen de quelques images, ce que je viens de vous dire.

\*  
\*   \*

(Projections.)

Voici une carte de la terre, avec l'Océan Pacifique ici, l'Océan Atlantique, l'Europe, l'Afrique, l'Asie. Ceci représente l'Atlantide, et on a été forcé de faire ses contours ainsi, parce que là il existe une fosse de 5.000 mètres de profondeur, c'est la fosse des Antilles ; et là aussi, entre

ces deux fosses, il y avait le continent Atlantide, qui s'étendait entre l'Amérique et l'Europe.

A cette époque, l'Europe était formée de ces petits points noirs que vous voyez, la France était constituée par un morceau de la Bretagne, et reliée à l'Auvergne.

L'Égypte existait, vous voyez que l'Égypte avait de quoi être colonisée. Tous les points noirs que vous voyez ont été colonisés par les Rouges vous y trouverez des monuments druidiques et des restes de l'âge de bronze.

\*  
\*   \*

Si nous prenons le monde tel que l'a décrit Homère, nous constatons des choses curieuses.

Où place-t-il le paradis ? Dans une terre qui bornait la Méditerranée à l'Ouest, c'est-à-dire dans l'Atlantide. Homère était un blanc, un descendant des Atlantes, initié par les traditions atlantides, et il a beau chanter en Grèce, son paradis est chez les gens où on est heureux, chez les Hyperboréens, chez les Cimmériens. Et le point où on était le plus heureux dans l'antiquité, c'est un pays situé sur le 39° degré de latitude, qu'on appelle aujourd'hui la France : on y était déjà bien à ce moment.

\*  
\*   \*

Voici l'Égypte. Nous allons souvent la montrer, cette carte d'Égypte qui, en somme, est formée d'une île avec de petites montagnes à côté. Nous allons suivre cette Égypte pas à pas.

\*  
\*   \*

Voici l'Égypte encore, mais c'est l'Égypte des Pharaons avec ses trois centres ; ainsi que nous le verrons en l'étudiant, il y avait une Basse Égypte, où les Rouges sont arrivés, une Moyenne Égypte, puis une Haute Égypte. A mesure que les envahisseurs arrivaient, les Égyptiens descendaient plus bas vers le Nil.

\*  
\*   \*

Le petit tableau que je vous présente ici est pour éviter que nous soyons orgueilleux. Voilà, par tranches de cinq cents ans, l'histoire de l'Égypte connue. Voilà la Chaldée, dont l'histoire est moins longue. Voici la Chine, elle a la dynastie actuelle depuis Charles Martel ; c'est à ce moment que ses envahisseurs sont arrivés en Chine, où ils sont encore, peut-être pas pour longtemps. C'est vous dire que son histoire est très vieille. Et nous, les Européens, les blancs, qui croyons avoir toutes les sciences et toutes les révélations, voilà le petit morceau de notre histoire comparé à l'histoire des autres peuples. Ceci est facile à établir et nous montre que nous n'avons pas à être orgueilleux.

\*  
\*   \*

Voici des hommes tels qu'ils sont peints sur les monuments égyptiens. Voilà un homme d'Europe, un blanc, voici un Assyrien, un jaune, voilà un autre blanc, un Grec. Ce sont les comparses. Maintenant vous allez voir les principaux acteurs.

\*  
\*   \*

Les voilà. Voilà les rouges peints en rouge, les jaunes, les trois grands acteurs de l'histoire de l'Égypte, et c'est parce que les savants actuels n'ont pas étudié les Atlantes qu'ils n'ont pas compris l'influence du Rouge dans l'histoire de l'Égypte.

\*  
\*   \*

Voici un document tiré des temples égyptiens. Vous voyez la masse de nègres qui est là : il y a un rouge. Il y a à peu près un rouge pour 100 nègres, c'est justement le chiffre des intellectuels par rapport au reste de la population. Voici une femme qui tient un petit rouge et un petit nègre, c'est un symbole que nous retrouverons.

\*  
\*   \*

Voici une autre reproduction où vous verrez des métis, mais presque rouges, qui dirigent les bateaux portant des denrées qui circulent sur le Nil.

\*  
\*   \*  
\*

Je vous demande la permission de suspendre la séance quelques minutes, nous terminerons ensuite cette causerie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous allons terminer ce que je vous ai rapidement esquissé concernant les Égyptiens.

J'essaierai d'être un peu moins technique. On m'a fait le reproche de parler pour des membres de diverses Académies plus ou moins savantes. J'essaierai d'éviter ce reproche et d'être compréhensible le plus possible.

Nous en avons, du reste, fini avec les détails techniques ; nous sommes installés en Égypte avec les Rouges, il nous faut seulement résoudre une question de date.

Nous avons un point positif, d'autant plus positif, qu'il est en granit : ce sont les premiers monuments égyptiens. Les pyramides de Chéops, les grands temples datent de 4.500 à 5.000 ans avant Jésus-Christ. C'est juste le moment où les traducteurs font créer l'homme par Dieu dans Moïse, et Moïse, qui est venu dans ce pays quelques années après, ne pouvait pas se tromper à ce point.

Si nous nous référons à Manéton, qui a donné une liste exacte de tous les rois, nous pouvons remonter depuis les Grecs jusqu'à cette époque ; au-delà, Manéton dit qu'il y a des dynasties divines, Cela, c'est l'obscurité, nous ne pouvons pas encore résoudre la question.

Nous pouvons dire une chose, intéressante surtout pour les dames : c'est qu'on peut juger une civilisation, non seulement d'après la beauté des dames — elles sont toujours belles dans toutes les civilisations — mais d'après la manière dont elles présentent cette beauté.

Vous savez qu'une bague présentée sur la main est moins jolie que dans un écrin ; or, la femme, qui sait cela, a l'habitude de présenter sa beauté dans un ensemble de robes, de bijoux, d'ornements et d'accompagner cette présentation d'odeurs tirées des plantes les plus rares, et quelquefois de fards extrêmement bien appliqués.

Je suis sûr qu'une femme qui ajoute à ses cheveux quelques cheveux supplémentaires, chef-d'œuvre de nos artistes capillaires, se croit extrêmement près du maximum de civilisation. Eh bien, en l'an 4.000 avant Jésus-Christ, les femmes égyptiennes avaient des bijoux merveilleux, — vous pourrez, les voir au Louvre, — qui étaient tous des talismans, car, comme nous le verrons plus tard, le bijou a toujours été un talisman à l'origine, — elles avaient des parfums, des fards, des peignes, et chose plus intéressante, elles avaient des chichis ! (Rires).

Donc, la mode actuelle n'est pas le résultat d'une civilisation raffinée, et les Égyptiens, sur ce point encore nous ont dépassés.

Disons seulement une chose : c'est qu'en 10.000 avant Jésus-Christ, les Égyptiens se sont installés dans leur pays, mais sont restés en relations avec le pays qu'on appelait l'Atlantide. Il y avait des échanges de marchandises, de prêtres, qui ont continué jusqu'à une certaine date que je vais vous donner, qui est fantastique : c'est l'an 9.570 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 1.600 ans après que les Rouges étaient arrivés en Égypte.

A ce moment, en une nuit et un jour, l'Atlantide a disparu, la moitié des continents d'Europe ont surgi, et tout ce qui restait au-dessous des montagnes a été balayé par un raz de marée effroyable, suivi de pluies torrentielles, et cela a été appelé par les hommes le déluge universel.

Ce déluge, d'après les documents égyptiens, s'est produit exactement en 9.750 avant Jésus-Christ.

A la suite de ce déluge, que s'est-il passé ? L'Atlantide n'existait plus ; un immense Océan occupait sa place. Les hommes avaient voulu aller trop loin ; après avoir voulu lutter contre la nature, je vous montrerai qu'ils ont voulu lutter contre Dieu, et par un coup de clavier mal compris, tout a sauté ; l'Atlantide s'est effondrée, la terre s'est inclinée sur son écliptique, jusque-là elle était droite.

L'Atlantide s'effondre, le monde des Rouges se coupe en deux, une partie est restée en Égypte, l'autre partie en Amérique.

Et en Amérique il en restait bien peu : le Yucatan est un morceau de l'ancienne Atlantide. En creusant à une profondeur de 2 mètres, on trouve des routes qui ont des siècles d'existence, des monuments attestant la civilisation des Rouges.

En Égypte, cette civilisation est devenue splendide, nous verrons pourquoi. Les Égyptiens d'Égypte avaient gardé leurs collèges sacrés, leurs prêtres avec la science, tandis que les pauvres Rouges d'Amérique, après avoir eu des Empires merveilleux, sont tombés à n'avoir que l'instituteur du village comme prêtre.

Cet instituteur, pour un Rouge, c'est le Soleil. Il sait évoquer les esprits, il sait tout, c'est lui le seul représentant de la science chez les Rouges, il est médecin, sorcier et nécromant.

Voilà comment nous apparaissent les Rouges après cet affreux cataclysme : une civilisation splendide, qui va illuminer l'Europe, donner à l'Europe tous ses alphabets ; une civilisation dont nous allons tout tirer, venue des Rouges, et là-bas, en Amérique, un peuple qui s'éteint, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques représentants.

Voilà comment nous apparaît l'œuvre des Atlantes, comment, après la disparition de l'Atlantide, l'Arche sainte a été sauvée par l'Égypte, s'est effondrée du côté de l'Amérique.

Je ne veux pas être trop technique, j'arrêterai là ces développements. J'ai voulu vous montrer que pour étudier l'histoire de la terre, il faut étudier l'histoire des races humaines d'après la couleur de la peau, quel que soit le côté bizarre que le problème présente lorsque nous le soutenons dans cette forme.

J'ai voulu montrer que chaque continent terrestre avait donné naissance à sa faune, sa flore, sa race humaine ; j'ai voulu montrer que nous sommes, nous, des produits de croisements, et le moyen de le reconnaître est extrêmement facile.

Nous ne sommes plus des blancs purs, les blancs purs, tels qu'ils sont venus de la Mer Blanche, ce sont les Slaves, ils ont des cheveux jaune filasse et une peau d'un blanc absolu.

Si vous voulez savoir d'où vous venez, prenez une feuille de papier blanc et mettez votre main dessus.

Si vous êtes encore un blanc, votre main sera blanche sur fond blanc, ce que vous ne trouverez que chez les blonds pâles. Si vous venez d'un vieux croisement noir, vous reconnaîtrez que votre main est brune sur la feuille de papier blanc. Si vous venez des Rouges, votre main paraîtra rouge sur la feuille de papier, et si vous avez dans vos ancêtres quelque voyageur Syrien, Assyrien ou Asiatique, votre main sera jaune.

Chacune de ces couleurs vous donne un caractère. Si vous avez du sang noir, vous aimerez les décorations ; si vous avez du sang jaune, vous aimerez la métaphysique et la musique, etc.

Ce que je tiens à montrer, c'est que ces quatre races ont marqué de leur empreinte l'humanité entière. J'ai essayé de montrer comment ces races avaient circulé sur terre, et comment l'Égypte était une colonie de Rouges. Ceci établi, nous chercherons, dans les conférences ultérieures, à montrer l'influence de la Magie et des Mystères chez les Égyptiens.

Je vais encore vous montrer, en quelques projections, l'illustration de ce que je viens de vous dire, puis, après une suspension de quelques minutes, nous ferons un voyage, en projections colorisées, sur les bords du Nil.

\*  
\*   \*

Voici un des monuments bâtis par les Égyptiens ; il vous montre le caractère de leur architecture que nous allons retrouver ailleurs.

\*  
\*   \*

Voici l'intérieur d'un temple égyptien, avec réception des voyageurs initiés. Vous voyez la grandeur de ces monuments, qui étonne le voyageur.

\*  
\*   \*

Voici l'arche sacrée, l'arche sainte que Moïse va reproduire plus tard ; c'était une machine d'électricité statique d'une puissance formidable. C'est avec cette arche que Moïse a frappé les Hébreux de la lèpre électrique, et les a guéris en leur faisant toucher un serpent d'airain.

\*  
\*   \*

A côté de ces monuments que vous venez de voir, voici le manteau d'un médecin peau-rouge. En l'examinant, vous trouverez des hiéroglyphes et la reproduction des mystères égyptiens qui doivent dévoiler les maladies.

Là sont deux masques qui servent à ce médecin dans les grandes occasions. C'est un médecin contemporain : la photographie date d'un an.

\*  
\*   \*

Voici encore des masques : un qui rit, un qui pleure ; suivant que le médecin a affaire aux esprits gais ou aux esprits tristes, il se sert de l'un ou de l'autre. La médecine des Peaux-Rouges est constituée par le maniement des esprits.

\*  
\*   \*

Voici deux tambourins qui sont des instruments de guérison.

\*  
\*   \*

Voici une ville, vous jureriez voir les ruines d'une ville égyptienne : c'est une ville d'Indiens, dans la partie Ouest de l'Amérique du Sud. Leurs bâtiments sont construits comme ceux de l'ancienne Égypte.

\*  
\*   \*

Nous pénétrons dans un de leurs temples, et nous y retrouvons tous les hiéroglyphes, avec des lettres égyptiennes qui n'ont pas changé.

Le grand serpent que vous voyez, c'est l'emblème de la force astrale ; c'est le grand serpent que vous retrouverez chez tous les Atlantes.

Des hiéroglyphes ornent le temple de ces Indiens.

Ces photographies ont été publiées par *l'Illustration* il y a quatre ans ; elles venaient d'être prises par une mission. Ce ne sont donc pas des Peaux-Rouges et des Indiens de l'antiquité, ce sont des Indiens contemporains qui ont gardé la construction des anciens Égyptiens et les hiéroglyphes des anciens Égyptiens sans rien y changer.

Voilà ce que je voulais vous dire sur l'Atlante ; c'est un peu technique, je vous remercie de m'avoir écouté avec bienveillance.

Nous allons terminer la séance par une promenade sur les bords du Nil avec accompagnement d'orchestre. (Applaudissements.)

# SOUVENIRS DE CHARLES HENRI, BARON DE GLEICHEN<sup>1</sup>

Carl Heinrich von Gleichen fut un diplomate allemand qui vécut longtemps à Paris où il rencontra de nombreux personnages tant des politiques que des occultistes. En effet, Gleichen s'intéressait beaucoup aux sciences occultes et les étudia avec sérieux tout en gardant un très fort sens critique. Ainsi n'était-il pas dupe de certains personnages qu'il a largement démasqué comme le sulfureux comte de Saint-Germain.

Gleichen est tantôt très lapidaire avec certains mais conserve une réelle affection pour d'autres comme Saint-Martin ou encore Cagliostro malgré un ton parfois sarcastique.

Diplomate brillant, Gleichen développe une analyse très fine et perspicace sur certains personnages politiques, Necker par exemple.

Nous proposons à nos lecteurs 6 des 18 chapitres de son ouvrage.

Voici les 18 chapitres de son ouvrage :

- I. Ferdinand VI et Charles III rois d'Espagne
- II. Le duc de Choiseul
- III. Le Dauphin
- IV. **Le Masque de fer**
- V. Necker
- VI. Joseph II et Léopold II
- VII. Le prince de Kaunitz
- VIII. Mme Geoffrin et sa fille
- IX. Le maréchal de Brissac

---

<sup>1</sup> Carl Heinrich von Gleichen (1735-1807) - précédés d'une notice par M. Paul Grimblot, édité chez Léon Techener fils, libraire, 1868

- X. La famille de Mirabeau
- XI. **Saint-Germain**
- XII. **Cagliostro**
- XIII. Lavater
- XIV. **Saint-Martin**
- XV. **Mme de la Croix**
- XVI. **Les Convulsionnaires**
- XVII. Alchimie
- XVIII. Anecdotes et petites histoires

**Le duc de Choiseul** (1719-1785) fut le chef du gouvernement de Louis XV pendant douze ans de 1758 et 1770. Seigneur d'Amboise, il fut le protecteur de Louis-Claude de Saint-Martin, mais aussi du baron de Gleichen. C'est lui qui permit à Saint-Martin d'entrer au régiment de Foix, basé à Bordeaux en 1765 après l'échec de Saint-Martin dans la profession d'avocat. C'est donc le duc de Choiseul qui, bien qu'involontairement, permit la rencontre de Saint-Martin avec les Élus Coëns et leur grand souverain Martines de Pasqually. Quand Saint-Martin quittera le régiment de Foix en 1771, le duc de Choiseul n'est déjà plus le ministre de Louis XV, il a été délogé en 1770 par les partisans de Madame du Barry, favorite de Louis XV depuis 1768.

Nous découvrons que **le comte de Saint-Germain** était un authentique charlatan, mais parlant de nombreuses langues. Il était apprécié de Louis XV mais détesté de son principal ministre, le duc de Choiseul, celui-là même qui apporta sa protection et son aide à Louis-Claude de Saint-Martin.

Nous apprenons que **Cagliostro** était apprécié par Gleichen, qui le considérait comme un homme de bien, de même que **Lavater**, que Gleichen aimait beaucoup.

Gleichen est assez dur avec le philosophe inconnu. En effet, ayant suivi l'enseignement de **Louis-Claude de Saint-Martin**, Gleichen n'hésite pas à dire : « *Tout ce qu'il m'a appris est si peu important, et je l'ai si parfaitement oublié, que je ne crains pas d'être indiscret, en parlant de sa doctrine.* ». Toutefois, malgré les sarcasmes, on sent chez lui une grande affection pour Saint-Martin. Pour Gleichen, l'enseignement de Saint-Martin s'apparente à la magie, la cabale, la science des nombres en hébreux. Indirectement, Gleichen nous prouve que l'enseignement de

Martines de Pasqually n'est pas autre chose qu'un enseignement kabbalistique. Gleichen nous apprend également que Saint-Martin avait atteint le grade de capitaine au sein du régiment de Foix infanterie<sup>2</sup>.

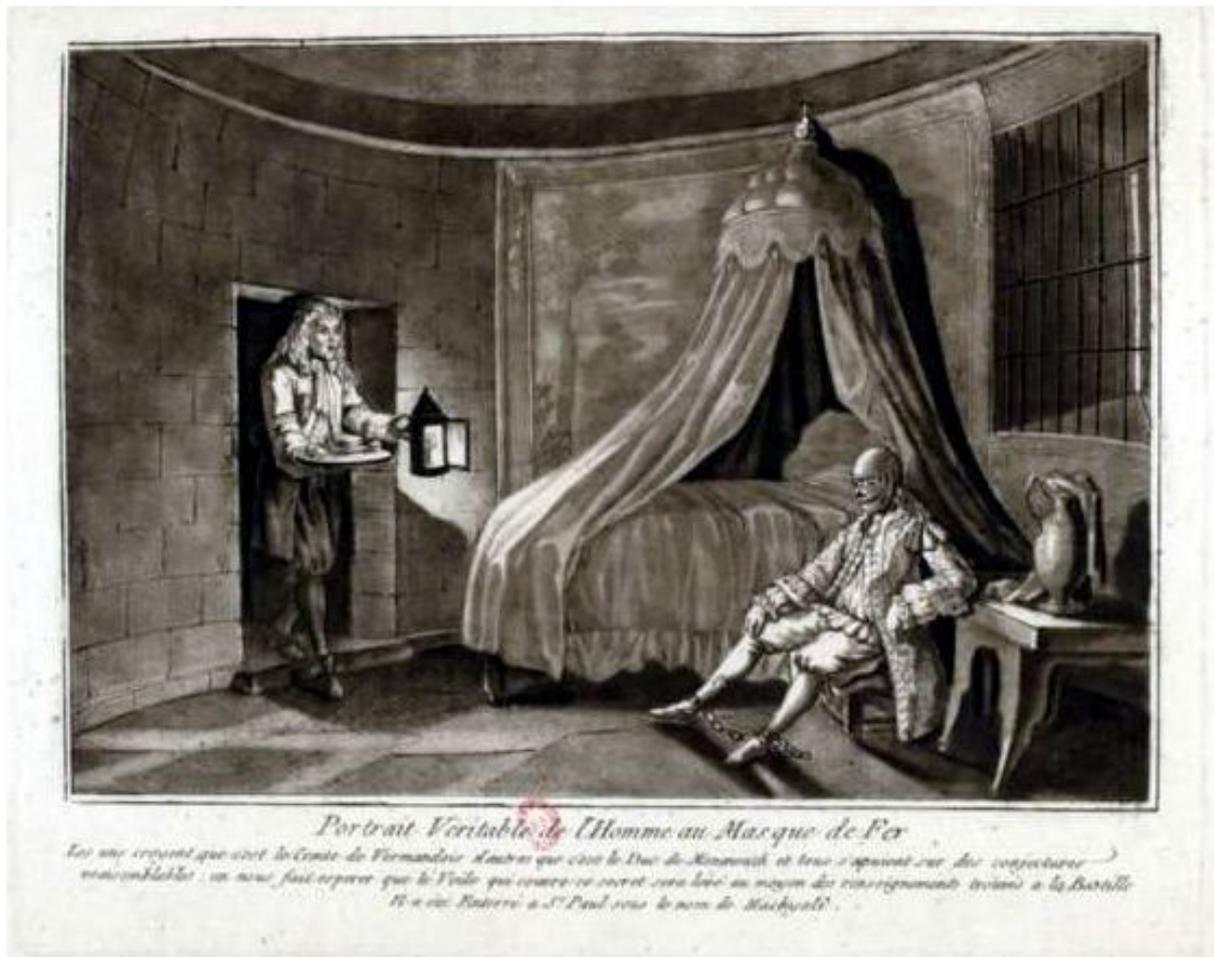
Dans le chapitre consacré à **Madame de la Croix**, nous apprenons que le duc d'Orléans, qui rêvait de prendre la place du roi Louis XVI, son cousin, s'était fait délivrer un talisman par le « *célèbre Falk Scheck, premier rabbin des Juifs* » afin d'atteindre ce but. Ce « *célèbre Falk Scheck* » n'est autre que le **Baal Shem de Londres, le Dr. Falk** (1710-1782), kabbaliste sabbatéen qui faisait commerce de Kabbale aux chrétiens, qui avait trouvé refuge à Londres après avoir fui la Pologne en 1742 où il a failli être brûlé pour sorcellerie. Ce talisman n'a semble-t-il pas permis à Philippe-Egalité de devenir roi puisque, quelques mois après avoir voté la mort du Roi à l'assemblée nationale, il fut guillotiné la même année que son cousin, en 1793. Mais peut-être que ce talisman fonctionna sur son fils Louis-Philippe, qui régna de 1830 à 1848.

Dans le chapitre sur les **convulsionnaires**, nous apprenons quel curieux malsain était **M de la Condamine** et le tour facétieux que lui joua le duc de Choiseul, ministre de Louis XV.

---

<sup>2</sup> Le régiment de Foix est un régiment d'infanterie créé en 1684 et dissout en 1791. Il comportait 15 compagnies jusqu'en 1780. Pour rappel, un régiment est commandé par un colonel et est composé de plusieurs compagnies, chacune commandée par un capitaine.

# Chapitre 4 : Le masque de fer



L'année 1756<sup>3</sup> a été la plus heureuse de ma vie, elle m'a comblé à l'âge de vingt ans de toutes les jouissances de l'Italie et de Paris.

Je vivais à Rome au sein des beaux arts et chez le comte de Stainville, alors ambassadeur de France, dans l'intimité d'une société, dont les agréments étaient au-dessus de tout ce que j'ai trouvé depuis à Paris de plus exquis en ce genre.

C'étaient avant tout le maître de la maison dans toute la fraîcheur de sa joyeuse amabilité, et madame de Stainville à l'âge de dix-sept ans, pleine de grâces, de gaieté, et annonçant déjà les qualités solides de son cœur et de son esprit. Puis il y avait le bailli de Solar, l'abbé Barthélemy, le président de Cotte, la Condamine, le marquis d'Alem et M. Boyer de

<sup>3</sup> Gleichen est né le 27 novembre 1735 et avait 20 ans en 1756

Fondcolombe qui composaient ce cercle, et les mêmes personnages se trouvant réunis quelques années après autour de M. de Choiseul, devenu ministre des affaires étrangères, nous nous rappelions souvent nos belles soirées de Rome et de Frascati, les différents sujets de conversation, qui nous avaient intéressés davantage, et entr'autres le masque de fer.

Notre curiosité eut soin de réchauffer celle que M. de Choiseul avait partagée avec nous, et ce ministre nous promit qu'il emploierait tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour approfondir ce mystère.

Il commença par faire faire les recherches les plus soigneuses dans le dépôt des affaires étrangères, et il ne trouva rien.

Ensuite il fut au roi qui, lui nommant successivement différents personnages, auxquels on avait appliqué cet événement, fit connaître par ses défaites qu'il ne voulait pas parler.

Alors on s'adressa à madame de Pompadour qui fit réellement l'impossible pour vaincre la résistance du roi. Mais, après avoir essuyé plusieurs rebuffades, voici le discours mémorable que ce prince lui tint : Cessez de me tourmenter sur ce sujet, je ne puis pas vous le dire, c'est le secret de l'État. Après MM. de Louvois et Chamillard, personne n'en a eu connaissance que M. le Régent et le cardinal de Fleury ; ce dernier m'en a instruit, il n'y a au monde, que moi qui le sache, et il doit être enterré avec moi.

Eh, quel devait donc être ce vieux secret d'État que le roi n'osait pas révéler à l'homme et à la femme en place, qui les savaient tous, ceux du moment, ordinairement plus importants que ceux du temps passé ! Toutes les explications de ce mystère politique que l'imagination a pu inventer, ne sont pas à l'épreuve de ce discours du roi, même la supposition, que Louis XIV, puîné, ait exclu un frère aîné par une faute de sa mère et par la nécessité de le soutenir, n'était pas une flétrissure de la mémoire de ce monarque, et n'altérait point les droits de son successeur à la couronne.

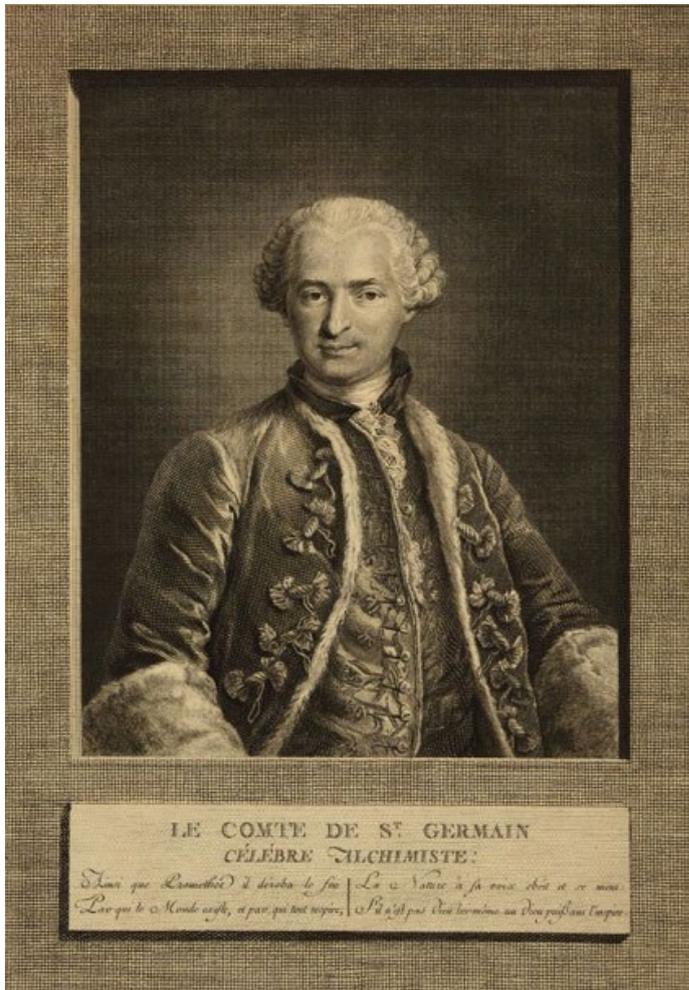
On est tenté de croire, que ce secret aurait pu donner atteinte à ces droits et qu'une telle considération devait imposer à Louis XV un silence éternel. Il fallait que la chose eût un rapport si direct et si important à la personne de ce prince, qu'il ne pût pas la découvrir sans rougir ou s'exposer. Comme on a pris grand soin d'effacer toutes les traces de cette ténébreuse affaire, on en reste aux conjectures.

Peut-être la suivante s'accorderait-elle avec le discours de Louis XV à madame de Pompadour, que j'atteste sur mon honneur être véritable et exactement tel qu'il nous a été rendu le lendemain par M. de Choiseul, lequel n'a cessé depuis, étant ministre de la guerre, de faire encore les recherches les plus soigneuses dans les archives de ce département et dans celles de la Bastille, sans obtenir le moindre éclaircissement sur cet objet.

J'ai trouvé, il y a longtemps, dans un vieux livre, dont j'ai malheureusement oublié le titre, une anecdote applicable au masque de fer ; je me souviens seulement que c'était des mémoires d'un officier général, qui se disait « *confident intime de la reine Anne d'Autriche.* » Il raconte, qu'étant arrivé de Paris à Lyon, où Louis XIII se trouvait à l'occasion de la guerre de Savoie, le roi lui avait demandé, quelles nouvelles il apportait ? ayant répondu : qu'on disait la reine grosse. Ce monarque, après avoir rêvé un moment, s'était écrié en frappant du pied : Cela n'est pas possible !

Essayons de bâtir une hypothèse sur cette anecdote. Supposons que la reine, enceinte du cardinal, ait chargé son confident de sonder le terrain, pour s'assurer si le roi aurait bonne mémoire et se donnerait la peine de calculer ; que cette princesse, apprenant les marques de défiance et d'emportement de son mari, redoutable pour sa cruauté, ait craint de publier sa grossesse, qu'elle soit accouchée secrètement, et qu'après la mort de Louis XIII, elle et le cardinal, restés maîtres absolus en France, aient cédé au désir de mettre leur enfant sur le trône ; et de l'échanger contre le fils légitime du roi, et que la tendresse maternelle ait sauvé de la mort, et condamné son autre fils à porter ce masque de fer, lorsqu'on s'est aperçu de sa grande ressemblance avec son frère. Cette hypothèse pourrait cadrer avec le propos essentiellement important de Louis XV à madame de Pompadour, car ce monarque se serait également déclaré par là illégitime successeur de ses ayeux.

# Chapitre 11 : Saint-Germain



Le penchant pour le merveilleux inné à tous les hommes en général, mon goût particulier pour les impossibilités, l'inquiétude de mon scepticisme habituel, mon mépris pour ce que nous savons et mon respect pour ce que nous ignorons, voilà les mobiles qui m'ont engagé à voyager durant une grande partie de ma vie dans les espaces imaginaires. Aucun de mes voyages ne m'a fait autant de plaisir ; j'ai été absent pendant bien des années, et suis très-fâché de devoir maintenant rester chez moi.

Bien persuadé qu'on ne peut être constamment heureux qu'en poursuivant

de près un bonheur, qui s'échappe sans cesse, sans jamais se laisser atteindre, je suis moins fâché de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, que de ne plus savoir où aller et de n'avoir plus ni conducteur ni compagnon de voyage. Je suis seul, sédentaire dans des châteaux en Espagne, que j'élève et que je détruis comme un enfant qui bâtit et renverse ses châteaux de cartes.

Mais pour varier mes plaisirs, et pour rafraîchir mon imagination, je vais me retracer les souvenirs de quelques-uns des personnages principaux que j'ai rencontrés dans mes voyages, qui m'ont guidé, logé, nourri, et qui m'ont procuré des jouissances pas moins réelles que tant d'autres qui sont passées et qui n'existent plus.

Je commence par le célèbre Saint-Germain, non-seulement parce qu'il a été pour moi le premier en date, mais aussi le premier dans son genre.

Revenant à Paris en 1759, je fis une visite à la veuve du chevalier Lambert, que j'avais connue précédemment, et y vis entrer après moi un homme de taille moyenne, très-robuste, vêtu avec une simplicité magnifique et recherchée. Il jeta son chapeau et son épée sur le lit de la maîtresse du logis, se plaça dans un fauteuil près du feu et interrompit la conversation en disant à l'homme qui parlait : « Vous ne savez ce que vous dites, il n'y a que moi qui puisse parler sur cette matière, que j'ai épuisée tant comme la musique que j'ai abandonnée, ne pouvant plus aller au delà. »

Je demandai avec étonnement à mon voisin, qui était cet homme-là, et il m'apprit que c'était le fameux M. de Saint-Germain, qui possédait les plus rares secrets, à qui le roi avait donné un appartement à Chambord, qui passait à Versailles des soirées entières avec Sa Majesté et madame de Pompadour, et après qui tant le monde courait, quand il venait à Paris. Madame Lambert m'engagea à dîner pour le lendemain, ajoutant avec une mine glorieuse, que je dînerais avec M. de Saint-Germain, lequel, par parenthèse, faisait la cour à une de ses filles et logeait dans la maison,

L'impertinence du personnage me retint longtemps dans un silence respectueux à ce dîner ; enfin, je hasardai quelques propos sur la peinture, et m'étendis sur différents objets que j'avais vus en Italie. J'eus le bonheur de trouver grâce aux yeux de M. de Saint-Germain ; il me dit : « Je suis content de vous, et vous méritez que je vous montre tantôt une douzaine de tableaux, dont vous n'aurez pas vu de pareils en Italie. » Effectivement il me tint presque parole, car les tableaux qu'il me fit voir étaient tous marqués à un coin de singularité ou de perfection, qui les rendait plus intéressants que bien des morceaux de la première classe, surtout une sainte famille de Murillo, qui égalait en beauté celle de Raphaël à Versailles ; mais il me montra bien autre chose, c'était une quantité de pierreries et surtout des diamants de couleur, d'une grandeur et d'une perfection surprenantes.

Je crus voir les trésors de la lampe merveilleuse. Il y avait, entre autres, une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf, qui effaçait par son éclat celui de toutes les pierres de comparaison que je mettais à côté de lui. J'ose me vanter de me connaître

en bijoux, et je puis assurer que l'œil ne pouvait découvrir aucune raison pour douter de la finesse de ces pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient point montées.

Je restai chez lui jusqu'à minuit et le quittai son très-fidèle sectateur. Je l'ai suivi pendant six mois avec l'assiduité la plus soumise, et il ne m'a rien appris, sinon à connaître la marche et la singularité de la charlatanerie. Jamais homme de sa sorte n'a eu ce talent d'exciter la curiosité et de manier la crédulité de ceux qui l'écoutaient. Il savait doser le merveilleux de ses récits, suivant la réceptibilité de son auditeur. Quand il racontait à une bête un fait du temps de Charles Quint, il lui confiait tout crûment qu'il y avait assisté, et quand il parlait à quelqu'un de moins crédule, il se contentait de peindre les plus petites circonstances, les mines et les gestes des interlocuteurs, jusqu'à la chambre et la place qu'ils occupaient, avec un détail et une vivacité qui faisaient l'impression d'entendre un homme qui y avait réellement été présent. Quelquefois, en rendant un discours de François I<sup>er</sup>, ou de Henri VIII, il contrefaisait la distraction et disant : « Le roi se tourna vers moi » ... il avalait promptement le *moi* et continuait avec la précipitation d'un homme qui s'est oublié, « vers le duc un tel. »

Il savait, en général, l'histoire minutieusement, et s'était composé des tableaux et des scènes si naturellement représentés, que jamais témoin oculaire n'a parlé d'une aventure récente, comme lui de celles des siècles passés.

« Ces bêtes de Parisiens, me dit-il un jour, croient que j'ai cinq cents ans, et je les confirme dans cette idée, puisque je vois que cela leur fait tant de plaisir ; ce n'est pas que je ne sois infiniment plus vieux que je ne parais. » — car il souhaitait pourtant que je fusse sa dupe jusqu'à un certain point. Mais la bêtise de Paris ne s'en tint pas à lui donner quelque peu de siècles : elle est allée jusqu'à en faire un contemporain de Jésus-Christ, et voici ce qui a donné lieu à ce conte.

Il y avait à Paris un homme facétieux, nommé milord Gower, parce qu'il contrefaisait les Anglais supérieurement. Après avoir été employé dans la guerre de Sept ans par la cour, comme espion à l'armée anglaise, les courtisans se servaient de lui à Paris pour jouer toutes sortes de personnages déguisés, et pour mystifier les bonnes gens. Or, ce fut ce milord Gower que des mauvais plaisants menèrent dans le Marais sous le nom de M. de Saint-Germain, pour satisfaire la curiosité des dames et des badauds de ce canton de Paris, plus aisé à tromper que le quartier du

Palais-Royal ; ce fut sur ce théâtre que notre faux adepte se permit de jouer son rôle, d'abord avec un peu de charge, mais, voyant qu'on recevait tout avec admiration, il remonta de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, dont il parlait avec une familiarité si grande, comme s'il avait été son ami. « Je l'ai connu intimement, disait-il, c'était le meilleur homme du monde, mais romanesque et inconsideré ; je lui ai souvent prédit qu'il finirait mal. » Ensuite, notre acteur s'étendait sur les services qu'il avait cherché à lui rendre par l'intercession de madame Pilate, dont il fréquentait la maison journallement. Il disait avoir connu particulièrement la sainte Vierge, sainte Elisabeth, et même sainte Anne sa vieille mère. « Pour celle-ci, ajoutait-il, je lui ai rendu un grand service après sa mort. Sans moi, elle n'aurait jamais été canonisée. Pour son bonheur, je me suis trouvé au concile de Nicée, et comme je connaissais beaucoup plusieurs des évêques qui le composaient, je les ai tant priés, leur ai tant répété que c'était une si bonne femme, que cela leur coûterait si peu d'en faire une sainte, que son brevet lui fut expédié. » C'est cette facétie si absurde et répétée à Paris assez sérieusement, qui a valu à M. de Saint-Germain le renom de posséder une médecine qui rajeunissait et rendait immortel ; ce qui fit composer le conte bouffon de la vieille femme de chambre d'une dame, qui avait caché une fiole pleine de cette liqueur divine : la vieille soubrette la déterra et en avala tant, qu'à force de boire et de rajeunir, elle redevint petit enfant.

Quoique toutes ces fables, et plusieurs anecdotes débitées sur l'âge de M. de Saint-Germain, ne méritent ni la croyance ni l'attention des gens sensés, il est pourtant vrai que le recueil de ce que des personnes dignes de foi m'ont attesté sur la longue durée et la conservation presque incroyable de sa figure, a quelque chose de merveilleux. J'ai entendu Rameau et une vieille parente d'un ambassadeur de France à Venise, assurer y avoir connu M. de Saint-Germain en 1710, ayant l'air d'un homme de cinquante ans. En 1759, il paraissait en avoir soixante, et alors M. Morin, depuis mon secrétaire d'ambassade, de la véracité duquel je puis répondre, renouvelant chez moi sa connaissance faite en 1735 dans un voyage en Hollande, s'est prodigieusement émerveillé de ne le pas trouver vieilli d'une année. Toutes les personnes qui l'ont connu depuis, jusqu'à sa mort, arrivée à Schleswig en 1780, si je ne me trompe, et que j'ai questionnées sur les apparences de son âge, m'ont toujours répondu qu'il avait en l'air d'un sexagénaire bien conservé.

Voilà donc un homme de cinquante ans qui n'a vieilli que de dix ans dans l'espace de soixante-dix ans, et une notice qui me paraît la plus extraordinaire et la plus remarquable de son histoire.

Il possédait plusieurs secrets chimiques, surtout pour faire des couleurs, des teintures et une espèce de similor d'une rare beauté. Peut-être même était-ce lui qui avait composé ces pierreries dont j'ai parlé, et dont la finesse ne pouvait être démentie que par la lime. Mais je ne l'ai jamais entendu parler d'une médecine universelle.

Il vivait d'un grand régime, ne buvait jamais en mangeant, se purgeait avec des follicules de séné qu'il arrangeait lui-même, et voilà tout ce qu'il conseillait à ses amis qui le questionnaient sur ce qu'il fallait faire pour vivre longtemps. En général, il n'annonçait jamais, comme les autres charlatans, des connaissances surnaturelles.

Sa philosophie était celle de Lucrèce ; il parlait avec une emphase mystérieuse des profondeurs de la nature, et ouvrait à l'imagination une carrière vague, obscure et immense sur le genre de sa science, ses trésors, et la noblesse de son origine.

Il se plaisait à raconter des traits de son enfance, et se peignait alors environné d'une suite nombreuse, se promenant sur des terrasses magnifiques, dans un climat délicieux, comme s'il aurait été le prince héréditaire d'un roi de Grenade du temps des Maures. Ce qui est bien vrai, c'est que personne, aucune police n'a jamais pu découvrir qui il était, pas même sa patrie.

Il parlait fort bien l'allemand et l'anglais, le français avec un accent piémontais, l'italien supérieurement, mais surtout l'espagnol et le portugais sans le moindre accent.

J'ai ouï dire qu'entre plusieurs noms allemands, italiens et russes, sous lesquels on l'a vu paraître avec éclat dans différents pays, il avait aussi porté anciennement celui de marquis de Montferrat. Je me rappelle que le vieux baron de Stosch m'a dit à Florence avoir connu, sous le règne du Régent, un marquis de Montferrat, qui passait pour un fils naturel de la veuve de Charles II, retirée à Bayonne, et d'un banquier de Madrid.

M. de Saint-Germain fréquentait la maison de M. de Choiseul, et y était bien reçu. Nous fûmes donc bien étonnés d'une violente sortie que

ce ministre fit à sa femme au sujet de notre héros. Il lui demanda brusquement, pourquoi elle ne buvait pas ? et elle lui ayant répondu : qu'elle pratiquait, ainsi que moi, le régime de M. de Saint-Germain avec bon succès, M. de Choiseul lui dit : « Pour ce qui est du baron, à qui j'ai reconnu un goût tout particulier pour les aventuriers, il est le maître de choisir son régime, mais vous, madame, dont la santé m'est précieuse, je vous défends de suivre les folies d'un homme aussi équivoque. » Pour couper une conversation qui devenait embarrassante, le bailli de Solar demanda à M. de Choiseul, s'il était vrai que le gouvernement ignorait l'origine d'un homme, qui vivait en France sur un pied si distingué ? « Sans doute que nous le savons, répliqua M. de Choiseul (et ce ministre ne disait pas vrai), c'est le fils d'un juif portugais, qui trompe la crédulité de la ville et de la cour. Il est étrange, ajouta-t-il en s'échauffant davantage, qu'on permette que le roi soit souvent presque seul avec un tel homme, tandis qu'il ne sort jamais qu'entouré de gardes, comme si tout était rempli d'assassins. » Ce mouvement de colère provenait de sa jalousie contre le maréchal de Belle-Isle, dont Saint-Germain était l'âme damnée, et auquel il avait donné le plan et le modèle de ces fameux bateaux plats qui devaient servir à une descente en Angleterre.

La suite de cette inimitié et les soupçons de M. de Choiseul se développèrent peu de mois après. Le maréchal intriguait sans cesse pour se faire l'auteur d'une paix particulière avec la Prusse, et pour rompre le système de l'alliance entre l'Autriche et la France, sur lequel était fondé le crédit du duc de Choiseul. Louis XV et madame de Pompadour désiraient cette paix particulière. Saint-Germain leur persuada de l'envoyer à la Haye au duc Louis de Brunswick, dont il se disait l'ami intime, et promit de réussir par ce canal dans une négociation dont son éloquence présentait les avantages sous l'aspect le plus séduisant.

Le maréchal dressa les instructions, le roi les remit lui-même avec un chiffre à M. de Saint-Germain, qui étant arrivé à la Haye, se crut assez autorisé pour trancher du ministre. Son indiscretion fit que M. d'Affry, alors ambassadeur en Hollande, pénétra le secret de cette mission, et fit, par un courrier qu'il envoya, des plaintes amères à M. de Choiseul, de ce qu'il exposait un ancien ami de son père, et la dignité du caractère d'ambassadeur à l'avanie de faire négocier la paix, sous ses yeux, sans l'en instruire, par un étranger obscur.

M. de Choiseul renvoya le courrier sur le champ, ordonnant à M. d'Affry d'exiger avec toute l'énergie possible des Etats généraux que M. de

Saint-Germain lui fût livré, et cela fait, de l'adresser, pieds et poings liés, à la Bastille. Le jour d'après, M. de Choiseul produisit au conseil la dépêche de M. d'Affry ; il lut ensuite la réponse qu'il lui avait faite, puis, promenant ses regards avec fierté autour de ses collègues, et fixant alternativement le roi et M. de Belle-Isle, il ajouta : « Si je ne me suis pas donné le temps de prendre les ordres du roi, c'est parce que je suis persuadé que personne ici ne serait assez osé de vouloir négocier une paix à l'insu du ministre des affaires étrangères de Votre Majesté ! » Il savait que le prince avait établi et toujours soutenu le principe, que le ministre d'un département ne devait pas se mêler des affaires d'un autre.

Il arriva de là ce qu'il avait prévu : le roi baissa les yeux comme un coupable, le maréchal n'osa pas dire le mot, et la démarche de M. de Choiseul fut approuvée ; mais M. de Saint-Germain lui échappa. L. H. P., après avoir fait valoir beaucoup leur condescendance, envoyèrent une garde nombreuse pour arrêter M. de Saint-Germain, qu'on avait averti secrètement et qui s'enfuit en Angleterre.

J'ai quelques données qui me font croire qu'il en repartit bientôt pour se rendre à Pétersbourg. De là, il apparut à Dresde, à Venise et à Milan, négociant avec les gouvernements de ces pays pour leur vendre des secrets de teintures, et pour entreprendre des fabriques. Il avait alors l'air d'un homme qui cherche fortune, et fut arrêté dans une petite ville du Piémont pour une lettre de change échue ; mais il étala pour plus de 100,000 écus d'effets au porteur, paya sur le champ, traita le gouverneur de cette ville comme un nègre, et fut relâché avec les excuses les plus respectueuses. En 1770, il reparut à Livourne, portant un nom russe et l'uniforme de général, traité par le comte Alexis Orlof avec une considération que cet homme fier et insolent n'avait pour personne, et qui me paraît avoir un grand rapport avec un propos du prince Grégoire, son frère, tenu au margrave d'Anspach.

Saint-Germain s'était établi quelques années après chez ce dernier, et l'ayant engagé à aller avec lui voir ce favori fameux de Catherine II, qui passait à Nuremberg, celui-ci dit tout bas au margrave, en parlant de Saint-Germain, à qui il faisait le plus grand accueil : « Voilà un homme qui a joué un grand rôle dans notre révolution. »

Il était logé à Triesdorf, et y vivait à discrétion avec une insolence impérieuse qui lui allait à merveille, traitant le margrave comme un petit garçon. Quand il lui faisait humblement des questions sur sa science, la

réponse était : « Vous êtes trop jeune pour qu'on vous dise ces choses-là. » Pour s'attirer encore plus de respect dans cette petite cour, il montrait de temps en temps des lettres du grand Frédéric : « Connaissez-vous cette main et ce cachet ? » disait-il au margrave, en lui montrant la lettre dans son enveloppe. « Oui, c'est le petit cachet du roi. » — « Eh bien, vous ne saurez pas ce qu'il y a dedans, » et puis il remettait la lettre dans sa poche.

Ce prince prétend s'être assuré que les pierres précieuses de M. de Saint-Germain étaient fausses, ayant trouvé moyen d'en faire toucher une par la lime de son joaillier, qui fut aposté au passage du diamant qu'il s'agissait de montrer à la margrave, qui était au lit, car Saint-Germain avait grand soin de ne pas perdre ses pierreries de vue.

Enfin, cet homme extraordinaire est mort près de Schleswig, chez le prince Charles de Hesse, qu'il avait entièrement subjugué, et engagé dans des spéculations qui ont mal réussi. Durant la dernière année de sa vie, il ne se faisait servir que par des femmes, qui le soignaient et le dorlotaient comme un autre Salomon, et après avoir perdu insensiblement ses forces, il s'est éteint entre leurs bras. Toutes les peines que les amis, les domestiques et même les frères de ce prince, se sont données pour arracher de lui le secret de l'origine de M. de Saint-Germain, ont été inutiles ; mais ayant hérité de tous ses papiers et reçu les lettres arrivées depuis au défunt, le prince doit être mieux instruit sur ce chapitre que nous, qui vraisemblablement n'en apprendrons jamais davantage, et une obscurité si singulière est digne du personnage.

## Chapitre 12 : Cagliostro



On a assez dit de mal de Cagliostro, je veux en dire du bien. Je pense que cela vaut toujours mieux, tant qu'on le peut et au moins n'ennuierai-je pas par des redites.

Cagliostro était petit, mais il avait une fort belle tête ; elle aurait pu servir de modèle pour représenter la figure d'un poète inspiré. Il est vrai que son ton, ses gestes et ses manières étaient celles d'un charlatan plein de jactance, de prétentions et d'impertinence ; mais il faut considérer qu'il était Italien, médecin donnant des audiences, soi-disant grand-maître franc-maçon, et professeur des sciences occultes. Au demeurant, sa conversation ordinaire était agréable et instructive, ses procédés nobles et charitables et ses traitements curatif jamais malheureux et quelquefois admirables : il n'a jamais pris un sol de ses malades.

Je l'ai vu courir, au milieu d'une averse, avec un très-bel habit, au secours d'un mourant, sans se donner le temps de prendre un parapluie, et j'ai vérifié trois cures merveilleuses qu'il a faites à Strasbourg, dans les trois genres où l'art des Français excelle.

Un bas officier, déclaré incurable d'une mauvaise maladie, et qui avait été un cadavre hideux, m'a été montré par son capitaine ; il était gros et gras et parfaitement rétabli par Cagliostro.

Le secrétaire de M. de Lasalle, commandant à Strasbourg, se mourant de la gangrène à la jambe et abandonné de tous les chirurgiens, a été guéri par Cagliostro.

Une femme en travail ayant été condamnée par les accoucheurs à une mort certaine, sans promettre qu'ils sauveraient l'enfant, on fit appeler Cagliostro qui assura qu'il la délivrerait avec le succès le plus complet, et il tint parole. Il m'a avoué que sa promesse avait été téméraire ; mais que le pouls du cordon ombilical l'ayant convaincu que l'enfant était en parfaite santé, et voyant qu'il ne manquait à la femme que des forces pour accoucher, il s'était fié à la vertu d'un remède singulièrement confortatif qu'il possédait, et qu'enfin il avait été plus heureux que sage.

Son bonheur ou sa science en médecine a dû lui attirer la haine et la jalousie des médecins, acharnés entre eux autant que les prêtres, quand ils se persécutent.

Voilà les ennemis dangereux, qui l'ont le plus décrié en France, en Pologne et en Russie. Ici, je me rappelle un défi plaisant que Cagliostro a fait au médecin du grand-duc Paul. Ce docteur l'avait appelé en duel. Cagliostro lui dit que chacun avait le droit de ne se battre qu'avec les armes de son état, et que comme il s'agissait de prouver la supériorité de leur science réciproque, il lui proposait de s'entre-empoisonner ; qu'en conséquence, il lui offrait une pilule à avaler ; qu'il en ferait autant de celle que son adversaire lui donnerait, et que celui qui aurait le meilleur contre-poison serait le vainqueur. La haine qu'on portait au cardinal de Rohan, avec lequel il était extrêmement lié, a aussi fortement rejailli sur lui, et son nom a été mêlé dans l'histoire du collier, mais sans aucune preuve. Qu'on joigne à la calomnie de tant d'ennemis positifs la malveillance des hommes, qui aiment en général à croire et à répéter plutôt le mal que le bien, et on verra qu'il est au moins possible qu'un inconnu excitant l'envie plus que la pitié ait été opprimé par la médisance.

Tout ce que je puis attester, c'est que ses disciples lui sont restés fidèles, autant que les élèves des jésuites à leurs maîtres, que ceux qui ont beaucoup vécu avec lui m'en ont beaucoup dit du bien, et personne du mal, avec des preuves convaincantes.

S'il a trompé en qualité d'adepte, il n'a fait que son métier, et même plus noblement que tant d'autres personnages plus respectables que lui ; car il donnait gratis à ceux qui avaient faim, la nourriture qu'ils lui demandaient.

La charité, même mal employée, est pour le moins excusable. Sa loge égyptienne en valait bien une autre, car il a tâché de la rendre plus

merveilleuse et plus honorable qu'aucune loge européenne. Elle offrait plus de charges de grands-officiers, que n'en avait la couronne de France, et dans le dernier grade il y avait l'apparition d'un ange derrière un paravent avec un petit garçon, auquel cet ange révélait tout ce que le premier lui demandait à la requête des spectateurs du paravent. Comme Cagliostro choisissait un enfant de beaucoup d'esprit, on a toujours été merveilleusement étonné de la sagacité de ses réponses.

La mauvaise conduite de la femme de Cagliostro lui a aussi attiré des reproches, même celui d'en être le complice ; mais pourquoi supposer sans preuves qu'un mari soit content lorsqu'il est ... battu ?

Ce qui a le plus occupé la curiosité du public, a été de découvrir d'où Cagliostro pouvait tirer tout l'argent qu'il dépensait, car il n'avait point de banquier qui lui en fournissait, il n'en recevait jamais par la poste, on ne lui connaissait aucuns biens, ni en terre, ni en portefeuille, et pourtant sa dépense annuelle à Strasbourg était évaluée à trente mille francs, et celle de Paris à près de cent mille.

Voilà un mystère qui n'a jamais été pénétré, et il est juste qu'un homme extraordinaire laisse après lui quelque chose à deviner. On a cru que c'est le cardinal qui lui a donné tout cet argent, et qu'il n'a jamais voulu s'en vanter ; c'est ce qu'il y a de plus probable, car rien n'est plus faux que le profit qu'on disait que Cagliostro tirait de ses médecines en partageant avec son apothicaire. Cagliostro donnait gratis toutes les médecines qu'il composait lui-même, et l'apothicaire ne vendait que des pilules à un petit écu chaque boîte : or, j'en ai donné la recette, dont l'auteur m'avait gratifié, à un apothicaire d'Allemagne, lequel m'en a demandé le double pour la même quantité.

# Chapitre 14 : Saint-Martin

Martinez Pasqualis a été le fondateur de l'ordre mystique des Martinistes, nommés ainsi à cause de la considération, que Saint-Martin, l'un des sept maîtres, que leur chef avait désignés pour propager sa doctrine après lui, avait obtenue au-dessus de ses collègues par son mérite personnel et par son livre fameux *des Erreurs et de la Vérité*.



Pasqualis était originairement Espagnol, peut-être de race juive, puisque ses disciples ont hérité de lui un grand nombre de manuscrits judaïques. Sa science était beaucoup moins théorique que celle de ses apôtres ; il pratiquait tout franchement la magie, tandis qu'eux s'en cachaient et la défendaient soigneusement. J'ai été fort lié avec un certain La Chevalerie<sup>4</sup> qui avait été son aide de camp favori, lequel m'a montré quelques tapis de leurs opérations magiques, et raconté plusieurs faits merveilleux, s'ils étaient vrais. Je n'en citerai qu'un. Les travaux magiques de ces messieurs ont pour objet surtout de combattre les démons et leurs satellites, sans cesse occupés à répandre des maux physiques et spirituels sur toute la nature par leur magie noire. Les combats se font particulièrement aux solstices et aux équinoxes de part et d'autre. Ils travaillent sur des tapis crayonnés, sur lesquels ils établissent leurs citadelles, qui consistent en un grand cercle au milieu pour le grand maître, et deux ou trois plus petits pour ses assistants. Le chef, quoique absent, voit toutes les opérations de ses disciples, quand ils travaillent seuls, et les soutient.

Un jour, me dit La Chevalerie, que je n'étais pas parfaitement pur, je combattais tout seul dans mon petit cercle, et je sentais que la force

---

<sup>4</sup> Jean-Jacques Bacon de La Chevalerie né à Lyon en 1731 et mort à Paris en 1821 à Paris est un officier de l'armée française qui fut un dirigeant franc-maçon mystique et religieux dans les années 1780, ainsi qu'un dirigeant colonial lors de la Révolution haïtienne. Il disait de Martines de Pasqually : « Ce coquin de Martines ! », c'est dire s'il le portait peu dans son cœur (note de la rédaction 2022)

supérieure d'un de mes adversaires m'accablait, et que j'allais être terrassé. Un froid glacial, qui montait de mes pieds vers le cœur, m'étouffait, et prêt à être anéanti, je m'élançai dans le grand cercle poussé par une détermination obscure et irrésistible. Il me sembla en y entrant, que je me plongeais dans un bain chaud délicieux, qui remit mes esprits, et répara mes forces dans l'instant. J'en sortis victorieux, et par une lettre de Pasqualis, j'appris qu'il m'avait vu dans ma défaillance, et que c'était lui qui m'avait inspiré la pensée de me jeter dans le grand cercle de la puissance suprême.

Voilà ce que La Chevalerie m'a raconté, pénétré de la conviction la plus intime. Il se trompait peut-être, mais son intention n'était certainement pas de me tromper. Loin de vouloir faire de moi un prosélyte, il faisait son possible pour me détourner de cette doctrine qui, disait-il, l'avait rendu fort malheureux. On l'avait excommunié à tout jamais, pour un péché sans rémission, et il ne cessait de médire de Pasqualis et de ses successeurs. Il dépeignait le premier comme un homme plein de vices et de vertus, qui se permettait tout, malgré sa sévérité pour les autres, qui prenait de l'argent de ses disciples, les escroquait au jeu, et donnait ensuite leur argent au premier venu, quelquefois à un passant qu'il ne connaissait pas ; il disait à ceux qui lui en témoignaient leur étonnement : « J'agis comme la providence, ne m'en demandez pas davantage. »

Passons au héros du présent article, à M. de Saint-Martin. Jeune, aimable, d'une belle figure, doux, modeste, simple, complaisant, se mettant au niveau de tout le monde, et ne parlant jamais des sciences, encore moins de la sienne, il ne ressemblait nullement à un philosophe, plutôt à un petit saint ; car sa dévotion, son extrême réserve et la pureté de ses mœurs paraissaient quelquefois extraordinaires dans un homme de son âge. Il était fort instruit, quoique dans son livre il ait parlé de plusieurs sciences d'une manière fort baroque. Il s'énonçait avec beaucoup de clarté et d'éloquence, et sa conversation était fort agréable, excepté quand il parlait de son affaire, alors il devenait pédant, mystérieux, bavard ou taciturne ; crainte d'avoir trop dit, il niait le lendemain ce dont il était convenu la veille.

Il avait des réticences insupportables, s'arrêtant tout court au moment où l'on espérait tirer de lui un de ses secrets ; car il croyait à une voix intérieure qui lui défendait ou lui permettait de parler. Son grand principe était que, dans la route spirituelle, on ne devait point troubler la marche de l'homme, qu'il suffisait de le préparer à deviner les secrets qu'il

était destiné à savoir. Aussi, se donnait-il plus de peine pour éloigner ses disciples de sa science que pour les y appeler, se croyant responsable des abus qu'ils pourraient en faire. Son père, qui était maire d'Amboise, l'avait mis dans le service militaire, où, par sa bonne conduite, ou par le crédit de M. de Choiseul, seigneur d'Amboise, il s'était avancé, en très peu de temps, au grade de capitaine ; mais, entraîné par la doctrine de Pasqualis et une vocation, qui lui semblait irrésistible, il quitta brusquement le service, malgré les exhortations de ses parents, de ses amis et de son protecteur, se brouilla avec son père, et se voua aux œuvres de sa science mystique et à la pauvreté. Il s'était proposé de ne rien demander à son père, et réduit au pain et à l'eau, c'est en se chauffant au feu d'une cuisine de gargote, qu'il a composé son traité *des Erreurs et de la Vérité*<sup>5</sup>.

Le débit de ce livre, le premier et le meilleur qu'il a écrit, l'a aidé à subsister, jusqu'à ce que madame de la Croix, qui courait une carrière approchante de la sienne, l'ait recueilli chez elle. Mais bientôt ils se brouillèrent, voulant s'endoctriner l'un l'autre, et Saint-Martin, ayant hérité d'une tante cinquante louis de rente, se trouva fort riche, et publia quelques nouveaux ouvrages, qui augmentèrent son aisance : c'est alors qu'il ouvrit une petite école, et que je devins son disciple.

Tout ce qu'il m'a appris est si peu important, et je l'ai si parfaitement oublié, que je ne crains pas d'être indiscret, en parlant de sa doctrine. Le peu que j'en dirai m'appartient ; je le dois à l'application avec laquelle je n'ai cessé de relire son livre, à l'attention avec laquelle j'ai saisi chaque mot échappé à mon harpocrate<sup>6</sup>, et peut-être à mon talent pour la divination<sup>7</sup> de tous les livres, qui traitent de sciences occultes.

Celui *des Erreurs et de la Vérité* est le seul dont le style soit agréable et qu'on puisse lire sans dégoût. Les trois quarts de cet ouvrage sont intelligibles ; et les pages qu'on ne comprend pas, présentent des objets si neufs et si bizarres, qu'ils amusent l'attention et piquent la curiosité.

Bien des gens ont cru que cet ouvrage n'avait été composé que pour ramener le monde à des idées religieuses par l'appât du merveilleux. Il est certain qu'il a produit cet effet sur plusieurs personnes de ma connaissance et sur moi-même ; mais j'ai lieu d'assurer que c'est une

---

<sup>5</sup> En fait, Saint-Martin a rédigé son premier ouvrage alors qu'il habitait chez Jean-Baptiste Willermoz, dans la cuisine de celui-ci car c'était la seule pièce chauffée (note de la rédaction 2022)

<sup>6</sup> Né en 1735, von Gleichen est l'aîné de Saint-Martin de 8 ans (note de la rédaction 2022)

<sup>7</sup> Divination (note de la rédaction 2022)

introduction très-savante et très-détaillée à la science de la magie, et qu'il renferme beaucoup de choses, dont l'auteur s'abstenait de parler dans ses leçons.

La science des nombres, qu'il a représentée sous l'emblème d'un livre à dix feuilles, était de toutes ses connaissances celle à laquelle il attachait le plus haut prix. Il disait l'avoir volée à son maître, et qu'il ne la communiquerait jamais à personne. C'est grand dommage, car c'est sous ce voile mystérieux qu'il a enveloppé les plus rares secrets de son ouvrage.

Tout ce qu'il avouait était, que les nombres donnaient la clef de l'essence de toutes les choses matérielles, pourvu qu'on en connût les véritables noms dans la langue primitive ; que par les nombres on éprouvait les esprits, de même que par *les paroles de puissance*, pour s'assurer si les uns et les autres étaient bons ou mauvais ; et que tout cela s'obtenait par l'analyse cabalistique de ces noms et de ces paroles, dont les lettres hébraïques produisaient les dix nombres, qui manifestaient des vérités si importantes.

Il ajoutait, que l'alphabet hébreux n'était juste que jusqu'à la dixième lettre inclusivement, que le reste avait été brouillé, mais qu'il en connaissait l'ordre véritable. Voilà déjà une confession assez claire que ces messieurs s'occupaient de magie.

Un autre aveu, que je lui ai arraché, est la description des figures hiéroglyphiques écrites en traits de feu, qui lui apparaissaient dans ses travaux, et dont il lui était ordonné de conserver les dessins, qu'il m'a montrés. Ces figures ne sont autre chose que ce qu'on appelle les sceaux des esprits, qu'on voit sur les talismans, sur les pentacles, et autour des cercles magiques.

Mais ce n'est qu'en tremblant que Saint-Martin parlait de toutes ces choses-là. Il assurait que la magie avait occasionné la chute des esprits et celle de l'homme ; que la seule pensée, analogue à ces crimes, pouvait nous perdre pour toujours ; que sa conscience était chargée de l'âme de ses disciples, et que, par toutes ces raisons, il se trouvait obligé à toutes les précautions que prescrivait sa doctrine pour les mener au bien à petits pas, et pour éloigner de cette route ceux que la providence n'a point destinés au grand œuvre des élus, choisis par elle pour combattre le mal sur la terre.

Au reste, je conseille à tous ceux qui veulent étudier le livre *des Erreurs et de la Vérité*, de lire préalablement l'histoire du Manichéisme de Beausobre, qui leur ouvrira l'intelligence sur les matières fondamentales du livre de Saint-Martin, et où ils trouveront de grands rapports avec sa doctrine.

J'ai connu deux collègues de M. de Saint-Martin, moins difficiles que lui, mais qui ne le valaient pas : l'un se nommait Hauterive<sup>8</sup>, qui tenait boutique de la science à tous venants, et dont mon maître était fort mécontent ; l'autre Willermoze<sup>9</sup> : il avait fondé son cercle à Lyon ; il avait moins de savoir que Saint-Martin, mais beaucoup plus d'onction, d'aménité et de franchise, au moins apparente. Il parlait au cœur beaucoup plus qu'à l'esprit ; il était estimé de tout le monde pour ses qualités, et adoré de ses disciples, à cause de ses manières cordiales, amicales et séduisantes. Il a joué un rôle distingué dans la maçonnerie, et a fini par s'adonner entièrement au magnétisme spirituel. Il a péri dans les massacres de Lyon<sup>10</sup>, et Saint-Martin est mort tranquillement pendant la révolution<sup>11</sup>, qui avait un peu dérangé la fréquentation de son école.

Pour se faire une idée complète de la doctrine de Saint-Martin qui, de toutes les doctrines mystiques est la plus merveilleuse, la plus intéressante et la plus attachante, il faut lire les ouvrages suivants :

*Des Erreurs et de la Vérité,*  
*Des rapports entre Dieu, l'homme et la nature,*  
*Ecce homo,*  
*De l'Esprit des choses,*  
*L'homme de désir,*  
*Le crocodile,*  
*Le nouvel homme,*  
*Lettre à un ami sur la révolution française,*  
*Eclair sur l'association humaine,*  
*Œuvres posthumes,*  
*Le ministère de l'homme esprit,*

<sup>8</sup> Jean-Jacques Duroy d'Hauterive (1741-1800), avec Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoze, il fut l'un des trois « professeurs » des leçons de Lyon aux Elus-Coens de 1774 à 1776 (note de la rédaction 2022).

<sup>9</sup> Jean-Baptiste Willermoze (1730-1824) (note de la rédaction 2022).

<sup>10</sup> Gleichen confond Jean-Baptiste Willermoze, fondateur du Régime Ecossais Rectifié et Réau-Croix au sein des Élus Coëns, décédé de mort naturelle en 1824 à l'âge de 93 ans et son frère Antoine Willermoze, guillotiné à Lyon pendant la terreur le 28 novembre 1793 à l'âge de 52 ans (note de la rédaction 2022).

<sup>11</sup> Saint-Martin est décédé en 1803 à l'âge de 60 ans, quelques années après la Révolution (note de la rédaction 2022).

Différentes traductions de Jacob Bœhme et un ouvrage allemand qui a pour titre : *Magicon*,

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en terminant cet article par une notice biographique de Saint-Martin, écrite par lui-même :

« J'ai été gai, mais la gaieté n'a été qu'une nuance secondaire de mon caractère ; ma couleur réelle a été la douleur et la tristesse, *à cause de l'énormité du mal* (Bœhme 3, 18) et de mon profond désir pour la renaissance de l'homme.

« On ne m'a donné de corps qu'un projet. J'ai été moins l'ami de Dieu, que l'ennemi de ses ennemis, et c'est ce mouvement d'indignation contre les ennemis de Dieu, qui m'a fait faire mon premier ouvrage.

« La nature de mon âme a été d'être extrêmement sensible, et peut-être plus susceptible de l'amitié que de l'amour ; cependant cet amour même ne m'a pas été étranger, mais je n'ai pu m'y livrer librement, comme les autres hommes, parce que je n'ai été que trop attiré par de grands objets, et que je n'aurais pu jouir réellement de la douceur de ce sentiment, qu'autant que le sublime appétit, qui m'a toujours dévoré, aurait eu la permission de se satisfaire ; or c'est une permission que des *maîtres sacrés* m'ont toujours refusée.

« Enfin, je n'aurais voulu me livrer au sensible, qu'autant que mon spirituel n'aurait pas paru crime et folie.

« Oh, si ce spirituel eût été à son aise, quel cœur j'aurais eu à donner ! J'ai changé sept fois de peau étant en nourrice ; à l'âge de dix-huit ans, il m'est arrivé de dire au milieu des confessions politiques, que les livres m'offraient : Il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne me faut rien de plus pour être sage, et c'est sur cette base qu'a été élevé ensuite tout mon édifice. »

(Il disait en entrant dans sa carrière : ou j'aurai la chose en grand, ou je ne l'aurai pas).

« Depuis que l'inexprimable miséricorde divine a permis que l'aurore des régions vraies se découvrit pour moi, je n'ai pu regarder les livres, que comme des objets de lamentations, car ils ne sont que des preuves de notre ignorance et une sorte de défense faite à la vérité, tant elle s'élève

au-dessus d'eux. Les livres morts nous empêchent aussi de connaître le livre de vie, et voilà pourquoi ils font tant de mal au monde, et nous reculent tout en paraissant nous avancer.

« Bœhme, cher Bœhme, tu es le seul que j'excepte, car tu es le seul qui nous mène réellement au livre de la vie. Encore faut-il bien qu'on puisse y entrer sans toi. Les livres que j'ai faits n'ont pour but, que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens.

« Dans l'initiation que j'ai reçue et à laquelle j'ai dû dans la suite toutes les bénédictions, dont j'ai été comblé, il m'arriva de laisser tomber mon *Bouclier* par terre, ce qui fit de la peine au maître ; cela m'en fit aussi à moi, en ce que cela ne m'annonçait pas pour l'avenir beaucoup de succès.

« J'ai reconnu, que c'était une chose honorable pour un homme, que d'être, pendant son passage ici-bas, un peu balayeur de la terre. De tous les états de la vie temporelle, les deux seuls que j'aurais aimé à exercer, eussent été celui d'évêque et celui de médecin, parce que, soit pour l'âme, soit pour le corps, ce sont les seuls où l'on puisse faire le bien pur et sans nuire à personne, ce qui n'est pas possible dans l'ordre militaire, dans l'ordre judiciaire, dans l'ordre des traitants ; et je n'aurais pas aimé à n'être que curé, non par orgueil, mais parce qu'un curé n'est pas aussi libre dans son instruction, que peut l'être un évêque. Le duc de Choiseul a été, sans le savoir, l'instrument de mon bonheur, lorsque, voulant entrer au service, non par goût, mais pour cacher à une personne chère mes inclinations studieuses, il me plaça dans le seul régiment où je pouvais trouver le trésor qui m'était destiné. L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours : aussi voudrais-je qu'on ne dise jamais : l'autre vie, car il n'y en a qu'une.

« La ville de Strasbourg est la seconde après Bordeaux, à qui j'ai des obligations inappréciables, parce que c'est là où j'ai fait connaissance avec des vérités précieuses dont Bordeaux m'avait déjà procuré les germes. Et les vérités précieuses, c'est par l'organe de mon amie intime qu'elles me sont parvenues, puisqu'elle m'a fait connaître mon cher Bœhme. Mon premier séjour à Lyon en 1773, 1774, 1775, ne m'a pas été beaucoup plus réellement profitable, que celui de 1785. J'y éprouvai un repoussement très-marqué dans l'ordre spirituel. Mon père n'ayant pas pu éteindre dans moi le goût que j'avais pour les objets profonds, essaya vers ma trentième année de me donner des scrupules sur les recherches dans les vérités

religieuses, qui doivent être toutes de foi. Il m'engagea à lire un sermon du P. Bourdaloue, dans lequel le prédicateur prouvait qu'il ne fallait pas raisonner ; je lus le sermon, et puis je répondis à mon père : « C'est en raisonnant que le P. Bourdaloue a voulu prouver qu'il ne fallait pas raisonner. »

« Mon père garda le silence ; il n'est pas revenu depuis à la charge. C'est à Lyon, que j'ai écrit le livre intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité* ; je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes. J'écrivis d'abord une trentaine de pages, que je montrai au cercle, que j'instruisais chez M. de Villermas<sup>12</sup>, et l'on m'engagea à continuer.

« Il a été composé vers la fin de 1773 et le commencement de 1774, en quatre mois de temps, et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer.

« Un jour même, le pot de la soupe se renversa sur mon pied, et le brûla assez fortement.

« C'est à Paris, en partie chez madame de la Croix, que j'ai écrit le *Tableau naturel* ; à l'instigation de quelques amis.

« C'est à Londres et à Strasbourg, que j'ai écrit *l'Homme de désir*, à l'instigation de Tieman. C'est à Paris que j'ai écrit *l'Ecce homo*, d'après une notion vive que j'avais eue à Strasbourg. C'est à Strasbourg que j'ai écrit le *Nouvel homme*, à l'instigation d'un gentilhomme suédois,

« En 1768, étant en garnison à Lorient, j'eus un songe qui me frappa. J'étais dans les premières années de mes grands objets, et c'est à Lorient même que j'en avais eu les premières preuves personnelles, en lisant un livre de mathématiques. La nuit, je vis un gros animal renversé par terre du haut des airs par un grand coup de fouet ; je vis ensuite un autel, que je pris pour être chrétien, et sur lequel je vis quantité de personnes passer et repasser avec précipitation et comme voulant le fouler aux pieds. Je me réveillai avec beaucoup d'affliction, de ce que je venais de voir. C'était l'annonce du renversement de l'Église.

« Mes ouvrages et particulièrement les derniers ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme, mais en même temps du peu de connaissance, que j'avais de sa manière d'être, et du peu d'impression que

<sup>12</sup> Jean-Baptiste Willermoz (note de la rédaction 2022)

lui font ces vérités dans cet état de ténèbres et d'insouciance, dans lequel il se laisse croupir. Ce ne sont pas mes propres ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance, ce sont ceux d'un homme, dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, mon chérissime Bœhme.

« Il faut que l'homme soit devenu entièrement sot ou démon pour n'avoir pas profité plus qu'il ne l'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a cent quatre-vingts ans. Les apôtres, qui n'en savaient pas tant que lui, ont infiniment plus que lui avancé l'œuvre.

« C'est que pour les hommes encroûtés, comme ils le sont, les faits sont plus efficaces que les livres. »

## Chapitre 15 : Madame de la Croix

Madame de Jarente, fille du marquis de Sénas et nièce de cet évêque d'Orléans, qui avait, la feuille des bénéfices sous le règne de madame de Pompadour et de M. de Choiseul, avait épousé fort jeune le marquis de la Croix, officier général au service d'Espagne, que j'ai connu généralement estimé à Madrid. Son mari l'avait laissée, je ne sais pas pourquoi, à Avignon, où, n'ayant rien de mieux à faire, elle s'est donnée la peine de gouverner le comtat, durant la vice-légation de Mgr Acquaviva, qui était fort paresseux et éperdument amoureux d'elle. Comme elle aimait à gouverner, elle rejoignit son mari, lorsqu'il fut nommé vice-roi en Galice.



**Madame la marquise de la Croix, née Jarente, par Louis Carrogis de Carmontelle (1717-1806), Chantilly, musée Condé**

Après sa mort, elle quitta l'Espagne maltraitée et fort pauvre, vint à Lyon, y tomba dangereusement malade, eut des visions pendant sa maladie, et passa de l'incrédulité la mieux conditionnée à une crédulité sans bornes.

Parmi les livres mystiques qu'elle lisait alors, celui *des Erreurs et de la Vérité* l'avait charmée davantage, et c'est à lui qu'elle attribuait principalement sa conversion. Aussi rechercha-t-elle l'auteur, dès qu'elle fut arrivée à Paris, le recueillit chez elle, et se composa, toujours disputant avec lui, un petit système théosophique particulier, qui n'avait pas le sens commun.

Je n'en citerai qu'un exemple : elle appliquait le fameux *quatenaire* du livre de Saint-Martin à la divinité, en qui elle prétendait qu'il y avait quatre personnes engendrées successivement : le fils du père, le Saint-Esprit du fils, et Melchisédec du Saint-Esprit.

Mais madame de la Croix était bien plus forte pour la pratique que pour la théorie. Son affaire principale était de combattre le diable et de guérir les maladies. Elle croyait comme le P. Gassner, dont elle faisait grand cas, que le diable était cause de presque toutes les maladies, lesquelles avaient toujours leur source dans quelque péché, qui avait soumis la partie malade aux influences du démon. Elle opérait par des prières et par l'imposition de ses mains arrosées d'eau bénite et de saint chrême ; mais quand elle rencontrait un possédé, et elle en nourrissait toujours quelques-uns à la brochette, c'était alors qu'elle se croyait à sa véritable place ; exorcisant et chassant ce diable du corps de ce pauvre malheureux, qui pour avoir fait un pacte avec lui, serait perdu à jamais, sans la puissance qu'elle avait reçue de Dieu de le délivrer. Ces cures de possédés étaient les plus difficiles, car pour les obsédés, lesquels par des pratiques de fausse magie n'avaient le diable que sur eux ou autour d'eux, il lui en coûtait beaucoup moins de peine de les en débarrasser, elle avait même le pouvoir de le montrer à la compagnie avant qu'il s'en allât, sous une forme qui n'effrayait personne. Je me souviendrai toujours d'une description charmante qu'elle m'a faite de l'apparition d'un de ces diabolotins, dont elle avait délivré un certain consul de France à Salé, homme de lettres, que j'avais rencontré souvent chez les encyclopédistes. « Quand le mauvais esprit, me dit-elle, fut sorti de son corps, je lui ordonnai de nous apparaître sous la forme d'une petite pagode chinoise. Il nous fit la galanterie de prendre une figure vraiment délicieuse ; il était habillé en couleurs de feu et or, son visage était très-joli, il remuait des petites mains avec beaucoup de grâce, et fut se sauver sous ce rideau de taffetas vert que vous voyez là, dont il s'enveloppa, et d'où il fit toutes sortes de grimaces à son ancien hôte ; mais ce dernier, ayant sans doute commis de nouvelles fautes, resta obsédé ; car, rentrant un soir au logis, il trouva la petite pagode sur son bureau, et je fus obligée de me transporter chez lui pour la chasser de sa chambre. » Nous avons été fort étonnés, M. le consul et moi, de nous rencontrer ensemble chez madame de la Croix, mais je le fus bien plus que lui, lorsqu'elle l'obligea à convenir en ma présence de la vérité de ce récit, et, par bien des raisons, j'ai lieu de croire qu'ils ne pouvaient pas être d'accord.

J'ai vu chez elle plusieurs personnages, qui se faisaient traiter de l'incarnation diabolique et qui m'ont surpris bien plus que le consul ; entre autres, le maréchal de Richelieu, le chevalier de Monbarrey, le marquis, la marquise et le chevalier de Cossé. Madame de la Croix prétendait que bien du monde, et même des personnes de ma connaissance étaient obsédées, et avaient des apparitions, mais qu'elles n'osaient pas en parler de peur de se donner un ridicule. Elle me citait nommément le comte de Schomberg, qui occupait une place distinguée parmi les philosophes mécréants, et que je voyais beaucoup chez le baron d'Holbach. Cette dernière assertion me paraissait une absurdité vraiment choquante ; mais, l'année d'après, me trouvant chez madame Necker, cette dame produisit une lettre de M. de Buffon, qui lui écrivait de Bourgogne et lui parlait de certaines visions, qui régnaient dans cette province, et que c'étaient toujours de vieilles femmes qui apparaissaient. Quelques gens de lettres qui n'aimaient pas M. de Buffon, parce qu'il était trop religieux, faisant quelques mauvaises plaisanteries sur son penchant à croire des choses incroyables, voici ce que M. de Schomberg nous dit à mon grand étonnement : « Vous me connaissez assez, messieurs, pour être persuadés que je ne crois pas aux revenants, cela n'empêche pas, que je ne voie et que je n'aie vu depuis longtemps, et presque chaque semaine, la figure de trois vieilles femmes, qui s'élèvent du pied de mon lit, et qui, se recourbant contre moi, me font des grimaces épouvantables. »

Ceci me rappelle un de mes amis, M. Tieman, qui voyait presque à chaque place qu'il regardait fixement, pendant quelques minutes, une tête, dont les yeux et les traits étalent si animés, qu'elle lui paraissait vivante. Sur la tache de sang, qu'on montre dans la chambre du château d'Édimbourg, où David Rizzio fut poignardé, il dit avoir vu une tête, qui exprimait les convulsions de la mort d'une manière effrayante ; il retourna à différentes reprises à la même place et il revit toujours cette tête plus horrible qu'auparavant. M. Tieman, quoique entiché de la passion des sciences occultes, était un homme très-véridique, incapable de tromper qui que ce soit, et toujours en garde de se tromper lui-même. Quoi qu'il en soit, j'ai lieu de croire, qu'il voyait réellement ce qu'il disait voir. Eh ! qui n'a pas rencontré bien des honnêtes gens, qui assuraient avoir eu des apparitions avec des circonstances et des protestations si persuasives, qu'on devait être fâché de les révoquer en doute ? Mais ne pourrait-on pas, pour se mettre le cœur et l'esprit en repos, admettre qu'une conformation particulière de l'œil, ou une concrétion compacte, qui se serait formée dans le cristallin ou dans l'humeur vitrée, pourraient produire la représentation d'un spectre ? Cette concrétion opaque, qui

aurait pris une forme déterminée, analogue à celle d'une figure humaine et interceptant les rayons de la lumière, me paraît surtout propre à produire ces sortes d'illusions. Ce spectre serait sans doute noir et mal dessiné, mais l'imagination, ce peintre rapide et habile, colorerait et achèverait bien vite l'ébauche d'une telle grisaille.

Madame de la Croix a été dans sa jeunesse ce qu'on nomme une beauté romaine, mais si parfaite comme on n'en a jamais vu une pareille. Elle avait une figure pleine de grâces et le caractère, l'œil perçant, le nez aquilin, la tête altière, un port superbe, une démarche majestueuse, en un mot c'était l'idéal d'une belle impératrice. De tant de charmes, il ne lui restait dans sa vieillesse qu'une physionomie spirituelle et animée, une taille bien faite, un beau pied, un air impérieux, et beaucoup d'éloquence. Ces restes imposants et distingués convenaient merveilleusement au rôle qu'elle jouait, quand elle parlait au diable ; son geste menaçant et l'accent de sa voix faisaient trembler, et il y avait tant de noblesse dans son maintien, tant d'élévation dans sa dévotion exaltée, et une expression si sublime de foi et d'assurance dans toute sa personne, qu'on croyait voir une sainte qui allait faire un miracle. Mais malheureusement je n'en ai vu aucun, quoique j'aie passé bien des journées chez elle, à attendre que le diable sortît du corps d'un possédé. Cependant j'ai été témoin de plusieurs guérisons de maux de tête et de dents, de coliques et de douleurs rhumatismales, opérées sur des personnes qui venaient chez elle en visite et qu'elle connaissait même très peu. Je pense que ces sortes de guérisons peuvent s'expliquer assez naturellement par l'action du magnétisme animal secondé par l'imagination, cette fée puissante qui commande au génie et préside aux ressorts de notre organisme. Toutefois, si l'on considère combien l'amour-propre doit être flatté de l'honneur d'être un instrument de la divinité, on peut pardonner à madame de la Croix et compagnie de ne pas croire à des causes naturelles, quand il s'agit de miracles.

Madame de la Croix racontait avec une naïveté, une grâce et un art pittoresque, qui lui étaient propres, les particularités des visites qu'elle recevait des mauvais esprits, quand elle était seule. On voyait tout ce qu'elle disait, tant ses descriptions étaient vives et naturelles. Toutes les fois que je venais chez elle, je trouvais des nouvelles de sa société. Tantôt c'étaient des niches fort drôles qu'on lui avait jouées, et tantôt des persécutions effrayantes qu'elle avait essuyées. Souvent des processions entières de pénitents en grandes robes couleur de rose, ou de capucins fort puants, vêtus en bleu céleste, ou d'autres personnages ecclésiastiques

ridiculement fagotés arrivaient chez elle de nuit et traversaient son lit, les capucins lui offraient des baisers et les pénitents flagellaient ses couvertures. Quelquefois on lui donnait un bal, où elle voyait les ajustements les plus curieux et les modes de tous les siècles ; une autre fois, c'étaient un feu d'artifice magnifique, des pyramides de diamants et de bijoux, des illuminations superbes ou des palais enchantés qu'on lui montrait. Elle dépeignait tout cela si vivement, avec tant de goût, de gaieté et d'éloquence, que ses récits valaient mieux que la plupart des descriptions d'une fête, ou de l'assemblée la plus brillante.

Je ris encore toutes les fois que je pense à une dispute théologique, qu'elle eut avec un de ses esprits familiers, masqué en docteur de Sorbonne, qui la traitait d'hérétique, en soutenant les opinions de l'Église romaine de la manière la plus orthodoxe : « Mais, lorsqu'il finit par y mêler des blasphèmes, je lui fermai la bouche avec un cadenas, me dit-elle, qu'il portera jusqu'au jour du jugement. – Et où avez-vous pris ce cadenas » lui répliquai-je. « Ah ! mon cher baron, que vous êtes peu instruit de la différence entre la réalité spirituelle et la matérielle ; c'est un cadenas bien véritable que je lui ai appliqué : les nôtres n'en ont que la figure. »

Je ne m'ennuyais donc pas chez elle en attendant la chose principale, qui était le diable, qu'elle avait promis de montrer, d'autant plus que nous ne parlions pas toujours de ces choses-là, et que son esprit orné et fécond rendait la conversation aussi instructive qu'agréable ; mais tout le monde n'était pas aussi bienveillant que moi, et l'on se permettait de la donner en spectacle, en l'engageant à faire ses conjurations dans les maisons, où on lui faisait accroire qu'il revenait des esprits. Ces facéties se faisaient même si grossièrement, qu'elle s'en apercevait ; mais elle mettait ces humiliations au pied de la croix, et m'en parlait avec une grande ouverture de cœur et beaucoup de bon sens. « Vous qui m'avez connue, disait-elle, si jalouse de ma gloire et de ma supériorité, qui savez que je me prive du moindre superflu pour le donner aux pauvres, qui voyez que le métier que je fais ne me rapporte que de la honte et du mépris dans un pays où, par mon rang et ma parenté, je pourrais jouer un tout autre rôle, ne sentez-vous pas, qu'une force très-supérieure doit m'imposer l'œuvre que j'exerce ? Dites-moi franchement, si mon esprit a baissé ; trouvez-vous que je suis devenue folle ? » Il était bien difficile de répondre à ces questions, d'autant plus que je trouvais son esprit plus brillant que jamais ; mais, après lui avoir fait compliment, je ne pouvais pas me défendre de penser à part, qu'une idée fixe peut fort bien exister, sans troubler les autres, et qu'on peut être raisonnable avec un coin de folie.

Au reste madame de la Croix avait une charité si active, une piété si édifiante, une bonté d'âme si touchante, tant d'onction, de génie et de noblesse de caractère, qu'elle méritait les plus grands égards, et qu'on ne pouvait pas se défendre de l'aimer et de la respecter. Pour moi, je ne saurais penser à elle sans l'admirer et la regretter sincèrement. Je l'ai vue pour la dernière fois en 1791 à Pierry, en Champagne, chez M. Cazotte, ce charmant auteur du *Diable amoureux* qui, de maître qu'il avait été chez les Martinistes, s'était fait disciple de madame de la Croix, et qui a péri dans les massacres du mois de septembre. Je crains fort que madame de la Croix, dont je n'ai pu avoir aucune nouvelle, n'ait péri de même ; car elle avait tout ce qu'il fallait pour occuper une place parmi les martyrs, et elle travaillait de toutes ses forces contre la révolution, qu'elle regardait comme l'œuvre du diable.

Une prouesse, dont elle se vantait particulièrement, était d'avoir détruit un talisman de lapis-lazuli, que le duc d'Orléans avait reçu en Angleterre du célèbre Falk Scheck, premier rabbin des Juifs. « Ce talisman, qui devait conduire le prince au trône, me disait-elle, fut brisé, par la vertu de mes prières, sur sa poitrine dans ce moment mémorable, où il lui prit un évanouissement au milieu de l'Assemblée nationale. »

Je finirai cet article par une scène, que je ne puis ni oublier ni m'expliquer. Madame de la Croix avait un possédé qui, induit par un meunier son voisin, avait formé un pacte avec le diable sans le savoir, et qui par conséquent pouvait être délivré. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il se jetait à genoux, et sanglotait en racontant les tourments horribles qu'il souffrait sans cesse. Elle le couchait sur un canapé, lui découvrait le ventre, y appliquait des reliques et de l'eau bénite. Alors on entendait un gargouillement affreux dans le ventre, et le patient jetait des cris effroyables ; mais le diable tenait ferme, et nos espérances de le voir sortir, furent toujours trompées. Un jour, ce possédé devint furieux, sauta à bas du canapé et fit mine de se jeter sur nous. Madame de la Croix se mit entre lui et nous, et d'un air menaçant le remit à sa place ; alors il grinçait des dents avec une force si extraordinaire, que les passants dans la rue auraient pu l'entendre, et proférait en écumant des blasphèmes si horribles et si nouveaux, qu'ils nous faisaient dresser les cheveux sur la tête ; de là il passa aux invectives les plus atroces contre madame de la Croix, et finit par l'énumération la plus scandaleuse de tous les péchés, que cette pauvre dame pouvait avoir commis dans toute sa vie, avec des détails, dont plusieurs m'étaient connus, et encore beaucoup d'autres capables de la

faire mourir de confusion. Elle écoutait tout cela les yeux tournés vers le ciel et les mains croisées sur la poitrine, et pleurant amèrement. A la jeunesse près, elle ressemblait à sainte Madeleine. Quand le patient eut terminé son discours, elle se mit à genoux et nous dit : « Messieurs, voilà un châtement de mes péchés bien juste, que Dieu accorde à ma pénitence ; je mérite ces humiliations, que j'ai éprouvées devant vous, et je voudrais les essuyer devant tout Paris, si je pouvais expier par là toutes mes fautes. »

Qu'on réfléchisse sur tout ceci, et qu'on me dise, s'il est croyable qu'une femme, telle que je l'ai dépeinte, ait voulu violer à ce point tous les égards les plus sacrés dus à Dieu, à la pudeur et à sa réputation, pour nous tromper ? Mais peut-on être trompé et se tromper soi-même, quand il s'agit de surmonter l'horreur que doivent exciter de pareilles épreuves, et de sacrifier tout ce qu'on a de plus cher, avec une abnégation de raison et d'amour-propre si révoltante et si épouvantable ?

# Chapitre 16 : Les convulsionnaires



**Charles Marie de la Condamine, par Louis Carrogis de Cartmontelle, 1760**

Monsieur de la Condamine<sup>13</sup>, ce savant si connu par son voyage avec M. de Jussieu en Amérique, était dominé par une curiosité indomptable, qui était fort contrariée par sa surdité. Quand il voyait deux personnes qui se parlaient en particulier, non-seulement il s'approchait avec l'indiscrétion la plus déterminée, mais je l'ai vu prendre son acoustique, pour les mieux écouter. Lorsqu'il trouvait une lettre sur la table, il ne pouvait pas s'empêcher de l'ouvrir et de la lire.

Étant à Rome, M. de Choiseul lui donna une bonne leçon, et une excellente comédie à la société. Il avait surpris M. de la Condamine furetant et parcourant les papiers de l'ambassade dans le cabinet de ce ministre, chez lequel il vivait dans la plus grande intimité. M. de Choiseul, avec l'air le plus sévère et le ton le plus tragique, lui annonça, que son devoir l'obligeait à le faire arrêter, et de l'envoyer à la Bastille, vu que dans ce moment on traitait un secret d'État si important, que la possibilité de s'en être instruit, suffisait pour le faire enfermer jusqu'au développement de ce secret. Il avait beau protester qu'il n'avait rien lu, qu'il ne savait rien ; on ordonna de chercher la garde, de faire préparer une chaise de poste, et enfin on lui donna une si belle peur, que rien ne manqua au divertissement de ceux qui furent témoins de cette scène plaisante.

<sup>13</sup> Charles Marie de La Condamine (1701-1774), est un explorateur et un scientifique français, astronome et encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est élu à l'Académie française en 1760 et reçu par Buffon. Il est célèbre pour avoir mené, de 1735 à 1743, une expédition géodésique française en Équateur qui a mesuré trois degrés du méridien afin de déterminer la figure de la Terre. Il a acquis une notoriété particulière en tant que défenseur engagé dans l'inoculation contre la variole (sources : Wikipédia).

On accuse M. de la Condamine d'avoir fait un petit vol à Constantinople, afin de se faire donner la bastonnade sur la plante des pieds pour pouvoir juger de l'effet de cette cérémonie. Lorsque Damiens fut exécuté, la curiosité le poussa à percer non-seulement la foule et l'enceinte de la garde, mais arrivé à un cercle que tous les bourreaux des environs de Paris, attirés à cette fête si solennelle pour eux, avaient formé autour de l'échafaud, il y pénétra par la protection de M. Charlot, bourreau de Paris qui, l'ayant reconnu, s'écria : « Messieurs, faites place à M. de la Condamine, c'est un amateur. »

Les convulsionnaires étaient un objet bien digne d'attirer notre observateur curieux ; aussi se donna-t-il toutes les peines nécessaires pour être admis à leurs mystères, fort gênés alors par la police. Il promit le secret, et surtout de se conduire comme un prosélyte, qui venait s'édifier chez eux et se persuader de la vérité de leurs miracles. Mais, après avoir vu crucifier une jeune fille fort jolie, il s'approcha d'elle, après qu'elle fut détachée, et, comme il était sourd, il lui dit tout haut à l'oreille : « Mademoiselle, vous faites ici un bien vilain métier ; si c'est pour gagner de l'argent, je vous en fournirai un autre qui assurément vous donnera beaucoup plus de plaisir. » Ce propos, qui fut entendu par toute l'assemblée, causa un si grand scandale, que M. de la Condamine pensa être assommé, qu'il fut chassé honteusement, et que, malgré toutes ses sollicitations, il ne put jamais obtenir l'entrée d'aucune des maisons où ces fanatiques se rassemblaient.

Me trouvant un jour de la semaine-sainte dans une société où l'on parlait d'un spectacle fort extraordinaire qui se donnerait le vendredi-saint dans une certaine assemblée de convulsionnaires, et que l'on crucifierait une jeune personne la tête en bas, les pieds en haut, et ayant témoigné quelque envie d'y aller, une dame me donna un billet qu'elle écrivit à un avocat de ses amis fort lié avec les convulsionnaires, pour le prier de m'introduire.

La veille du vendredi-saint, je rencontrai M. de la Condamine dans une maison, où l'on s'entretenait de l'étrange cérémonie, à laquelle je devais assister le lendemain. M. de la Condamine se désolait de son exclusion, et je ne pus me défendre le plaisir de lui montrer mon billet et de me moquer de lui ; mais, ayant appris de moi, que l'avocat auquel j'étais adressé ne me connaissait pas, il lui passa par la tête, qu'il pourrait facilement prendre mon nom et se mettre à ma place. Partant de cette idée, il me pria à genoux de lui céder mon billet, me promettant qu'il serait

bien sage et qu'il m'en aurait une obligation éternelle. Moi, qui étais alors jeune, fort attaché à mes plaisirs, qui prévoyais que je me coucherais tard et qu'il me serait pénible de me lever à six heures du matin pour me rendre dans une saison fort rude à l'Estrapade, où logeait l'avocat, pour voir des choses qui me tentaient médiocrement, je commis l'étourderie de céder aux persécutions de M. de la Condamine, et je lui abandonnai mon billet. Il se fit annoncer sous mon nom, l'avocat le reçut à merveille, le mena dans sa bibliothèque et lui montrant les ouvrages de plusieurs savants d'Allemagne, il l'interrogea sur leur compte. Mon autre moi-même lui répondit de son mieux, disant avoir étudié le droit chez l'un, la philosophie chez l'autre, et contrefit si parfaitement le rôle d'un voyageur allemand passablement instruit, que l'avocat y fut trompé. Chemin faisant il endoctrina son étranger sur la circonspection, avec laquelle il devait se conduire et sur la crédulité pieuse, qu'il devait affecter.

Mais notre malheur commun voulut que la maison, où ils arrivèrent, était précisément celle d'où M. de la Condamine avait été chassé si ignominieusement. L'apparition du diable n'aurait pas pu produire une sensation plus horrible que celle que produisit la vue de M. de la Condamine ; tous s'élançèrent sur lui et accablèrent l'avocat des reproches les plus sanglants, de ce qu'il leur amenait leur plus cruel ennemi ; un impie qui avait profané la sainteté de leurs mystères avec les intentions les plus scandaleuses. Le pauvre avocat ne comprenait rien à tout cela et se tuait de leur dire, qu'ils se trompaient, que ce monsieur était un Allemand de distinction, qui lui était fortement recommandé. Mais, quand ils lui apprirent que c'était M. de la Condamine, qu'il avait introduit, et qu'il leur eut expliqué, comme il avait été joué, il se joignit à toute la compagnie pour mettre M. de la Condamine dehors par les épaules, en le chargeant de malédictions et d'invectives à rapporter de sa part à la dame du billet et au seigneur allemand<sup>14</sup>.

J'ajouterai à ceci ce que j'ai vu bien des années après chez les convulsionnaires, où je fus mené par le marquis de Nesle. Alors ils célébraient leurs mystères fort obscurément, réduits à cette extrémité, moins par la sévérité de la police, que par le ridicule qu'on avait eu l'adresse de jeter sur eux, et par la sagesse de ne les plus persécuter, mais de les traiter avec mépris. Ce fut chez un vieux conseiller au parlement, qui logeait dans le quartier de l'Isle, que le marquis de Nesle me conduisit.

---

<sup>14</sup> On peut rapprocher ceci du procès-verbal de M. de la Condamine, dans la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* du baron Grimm, depuis 1753 jusqu'en 1789. Il paraît qu'il n'a pas jugé à propos de se vanter de ce qui lui est arrivé.

Il y avait là, dans une belle chambre meublée en damas cramoisi, le vieux conseiller, son neveu, avocat au parlement, une vieille parente et une blanchisseuse de dentelles, de la connaissance du marquis, laquelle devait être crucifiée. Comme on n'osait plus avoir des croix chez soi, on avait étendu une grande planche sur le parquet, pour en tenir lieu. D'abord, on nous fit examiner quatre clous de charrette ; et, après avoir étendu la patiente sur la planche, l'avocat les lui enfonça à grands coups de marteau dans les mains et dans les pieds, pendant qu'on récitait des prières. Elle se plaignait tout bas et poussait de petits gémissements, contrefaisant la voix d'un enfant au maillot, qu'elle conserva tant qu'elle resta attachée sur la planche. Tout d'un coup, elle se mit à crier : « Papa Élie, où es-tu donc ? tu dis que je suis une méchante petite fille, tu as raison, mon petit papa, mais je serai plus sage, dis-moi ce que je dois faire, je me soumetts à tout. » Au bout de quelques minutes elle sortit la langue. « Elle veut qu'on la lui délie », dit l'avocat. Il y mit un rasoir, et, appuyant cette langue sur un mouchoir, il y fit par trois fois des coupures en croix, qui saignèrent beaucoup. Alors cette femme se mit à prophétiser toujours avec sa petite voix d'enfant, et le conseiller à écrire les bêtises qu'elle disait. On nous montra plusieurs volumes pleins de ces sortes de prophéties, qui étaient moins intelligibles que celles de Nostradamus. J'ai oublié de dire que la patiente après les premiers coups de rasoir, avait retiré sa langue et n'en montrait plus que le bout. « Allons, ne faites donc pas l'enfant, » lui dit l'avocat. « Non, non, lui répliqua-t-elle, c'est que vous me faites trop de plaisir, » et elle présenta la langue avec la meilleure grâce possible. Après avoir prophétisé une bonne demi-heure, elle s'arrêta tout court et demanda d'être soulagée. C'était avec de grosses lardoires, dont on lui perçait les bras, et avec de grandes bûches de bois, que s'opérait ce doux soulagement. On la frappait sur la tête et sur le sein d'une manière aussi barbare que merveilleuse par le peu de mal que cela lui faisait. Ces coups auraient dû l'assommer, mais elle priait de frapper encore plus fort, et puis se remit à prophétiser de plus belle. Toute la cérémonie dura une bonne heure.

L'ayant déclouée, il n'y eut qu'un pied qui saigna, et les autres plaies paraissaient prêtes à se fermer. Elle remit ses bas et ses souliers, et, sans vouloir accepter de nous la moindre chose, nous la vîmes trotter sur le pavé, et s'en allant d'un pas si léger, comme si elle n'avait pris qu'un bain de pieds.



# L'Initiation Traditionnelle

[linitiation.eu](http://linitiation.eu)

[germe.eu](http://germe.eu)

